

Tome XXXIII — N° 1.

JUIN 1955

BULLETIN
DE
L'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



PALAIS DES ACADEMIES
1, RUE DUCALE
BRUXELLES

SOMMAIRE

	Pages
L'amitié d'Elskamp et de Mockel (<i>Lecture faite par M. Henri Davignon, à la séance mensuelle du 12 février 1955</i>)	I
Réception académique de M. Robert Guiette (30 avril 1955).	
Discours de M. Maurice Delbouille	13
Discours de M. Robert Guiette (Éloge d'Émile Boisacq)	22
Réception académique de la Princesse Bibesco (30 avril 1955).	
Discours de M. Carlo Bronne	31
Discours de la Princesse Bibesco (Éloge d'Édouard Montpetit)	42
 CHRONIQUE	
Petit bilan académique par M. Luc Hommel	51

L'amitié d'Elskamp et de Mockel

Lecture faite par M. Henri DAVIGNON
à la séance mensuelle du 12 février 1955.

On sait l'importance de l'amitié pour Albert Mockel.

Elle est son climat littéraire. Il attend d'elle tout ce qui le porte à la sincérité, à la communion intellectuelle, à la manifestation poétique. Il lui sacrifie un temps précieux, celui qu'il aurait pu consacrer à une œuvre valable. Il n'est jamais las de s'expliquer avec ses amis, pour leur bien et le sien propre. Nous avons montré, par sa correspondance avec Fernand Severin et avec Charles Van Lerberghe, que l'influence qu'il a pu avoir sur eux tient toute entière dans l'effort de cette amitié, jamais lasse de s'expliquer, ni de se dévouer.

Par contre, à part de grandes sympathies manifestées avec plus ou moins d'élan, Severin et Van Lerberghe ne l'ont guère aidé à se trouver lui-même, ni à donner une œuvre originale ou profonde.

Les lettres que les héritiers de Max Elskamp ont restituées à Albert Mockel après la mort du poète anversois, et celles que Max Elskamp lui avait écrites en réponses, et que l'Académie a pu récupérer, nous offrent l'occasion de connaître sous quel aspect l'œuvre de l'auteur de *Dominical* apparaît aux yeux du poète wallon et comment l'échange de leurs livres a facilité la naissance entre eux d'une amitié littéraire.

Mais la correspondance va au-delà quand, cessant d'être un prétexte à manifestation de sympathie poétique, elle rapproche les hommes devant l'épreuve de la maladie et de la mort.

Ils se sont traités d'abord assez protocolairement de « mon cher poète ». Ce ne sont désormais plus que des amis. Et bientôt

le *tu* remplace le *vous* et une intimité d'âme naît d'une expérience spiritualiste de plus en plus précisée.

Enfin leur association confraternelle, au moment des premières élections académiques, donne à Mockel un redoublement d'activité épistolaire, curieusement alimentée par les débuts encore tâtonnants de notre académie.

A ces trois titres, la publication prochaine de l'essentiel de toutes les lettres échangées entre nos deux confrères sera une suite de révélations poétiques et humaines en même temps que de petite histoire. Et je me propose de vous en donner ici quelques échantillons exemplaires.

* * *

Toute relation valable remonte aux yeux de Mockel au symbolisme, c'est-à-dire à la naissance de *la Wallonie*. Fernand Severin, Charles Van Lerberghe, Max Elskamp ayant demandé spontanément à y collaborer eurent d'emblée une place dans son cœur.

Même quand, fixé à Paris, il perdit l'occasion des rencontres personnelles, ces collaborateurs de la première heure gardèrent un droit à sa prédilection attentive. Max Elskamp, enraciné à Anvers, n'avait presque pas vu Mockel. Cependant ils s'échangeaient leurs livres. Et c'est après l'envoi de *Chantefable un peu naïve* qu'en 1893 la correspondance s'établit. Max Elskamp, déjà l'auteur de *Dominical*, publia dans le même moment *Salutations dont d'angéliques*.

Et voici le bref échange d'appréciations.

Mockel écrit à propos de *Salutations* :

Elles continuent avec bonheur et harmonie l'œuvre nouvelle que vous avez commencée par Dominical. J'apprécie bien haut votre simplicité d'art et ce que vous avez trouvé de tranquille et pur vertige dans la chanson populaire. Vous avez votre manière à vous, que vous avez choisie avec discernement et qui est capable de nous donner des impressions neuves et franches lorsqu'elle sert à révéler un poète tel que vous. J'admire ce qu'il y a en vous de pénétration des âmes enfantines qui sont, je crois, le fond de tous

les hommes, et votre grâce à les traduire en doux balbutiements qui tiennent de la chanson que l'on fredonne et de la prière qui se chuchote.

A quoi Max Elskamp, répond dès le lendemain avec politesse, sans plus, au sujet de *Chantefable* :

J'ai reçu cette fois votre beau livre et l'ai placé en ma bibliothèque auprès de ceux que j'aime le plus infiniment. C'est un criterium n'est-ce pas? Je vous remercie donc, mille fois encore mon cher Poète, de l'honneur que vous avez bien voulu faire au très humble ouvrier que je suis.

Nous sommes encore dans les simples compliments de la confraternité.

Il faut attendre quelques années pour sentir un rapprochement. C'est le volume de *Clartés* qui le provoque.

Voici d'Elskamp sous la date du 29 juin 1902 :

Par ce beau dimanche, mon cher Mockel, je reçois votre adorable livre. Dois-je vous dire combien je vous remercie? Il semble, ô cher et subtil artiste, que vous ayez choisi votre jour, et que j'ai donc à vous dire toute ma gratitude pour ce clair soleil, et pour Clartés. Je voudrais causer longuement avec vous de l'extraordinaire musique qui polyphonne en votre œuvre; il est vraiment extraordinaire qu'on n'ait pas mieux étudié votre rythmique jusqu'à présent (du moins à ce que je sais); il y a de la nouveauté absolue et un art d'une infinie élévation qui se plie à toutes les inflexions de votre pensée et c'est là une chose unique et merveilleuse qui m'étonne et m'émeut profondément chaque fois que je reprends votre livre. Ah! mon cher Mockel vous écrivez pour les anges, comme je crois que le grand Bach J. S. s'y complaisait aussi. Vraiment si ce n'était trop inexact (avec pourtant quelque chose de très vrai au fond) je vous dirais que vos composantes verbales tiennent de la Fugue; c'est au fond ce qui rend le mieux ma pensée.

Les deux hommes sont pris du désir de se voir. Cela ne leur est plus arrivé depuis 1886. Mockel s'informe du milieu anversoïsois qu'il connaît peu. Elskamp lui parle de ce désert en essayant de lui donner le goût d'y venir. Ils échangent des nouvelles de leur santé. Elskamp est un malade nerveux presque continu. Mockel a des passes de dépression morale. Elskamp qui est un artisan

manuel demeure, malgré ses transpositions mystiques, un réaliste. Mockel l'en félicite sans trop y croire :

Une âme aussi fine que la vôtre, et aussi cultivée, ne peut jamais être l'égale de l'âme du pauvre artisan ou du simple clerc rustique que vous vous êtes proposé pour modèle. Mais il faut vous en applaudir. Et j'ajouterai même en toute franchise que, malgré la saveur profonde de cette simplicité archaïque et paysanne qui refléurit dans votre art, je vous admire surtout lorsque le poète, que vous êtes suprêmement, s'oublie jusqu'à se montrer tout entier sous le geste de l'artisan qu'il veut être. Cela ne veut nullement dire que votre sincérité ne soit pas absolue. Je la sais et je la sens telle. Vous avez suivi un penchant naturel vers cet art naïf qui m'enchanté comme vous et vous m'écrirez de très bonne foi que vous travaillez naïvement. Mais cette naïveté-là est de celles que l'on acquiert, que l'on forme soi-même. C'est l'artiste qui fut tenté en vous par ces formes rudes et intenses, et c'est l'artiste, cet artiste moderne, cultivé, fatigué des formes plastiques contemporaines, qui apparaît à l'évidence dans tout ce que vous créez. C'est pour cela, je crois, que vous avez eu des imitateurs : mais ils n'ont vu que votre vision ; la vôtre vous appartient et son éloquence persuasive vient de ce que vous gardez encore, toute vivante en vous la joie de la première découverte.

Elskamp n'est pas d'accord. Il a la fierté de ses mains.

Vous avez peut-être raison, quant à ma raison d'art ; seulement, je n'y peux croire, car, mon cher Mockel, j'ai appris 4 métiers sérieusement avec des ouvriers et dans des ateliers. Je suis typographe, maçon et charpentier et, quant aux navires, j'ai le premier et très humble grade (?) de matelot léger (licht matrose). Où vous avez pleinement raison, c'est quant à la question du flamand en mon Alphabet et surtout de certains mots comme Xénia qui sont grecs, rares et donc pas populaires du tout, mais je n'ai pu en trouver d'autres.

Pour le flamand, je ne parle que l'anversois et encore assez mal, ma mère était wallonne, et ma petite enfance s'est passée aux Écausines en Hainaut ; le côté flamand a trouvé en moi par l'habitat d'abord, le sang paternel qui a parlé plus haut et c'est là le grand écueil pour réaliser ce que je voudrais d'une façon absolue : je vois

en flamand et j'écris en français, ce qui est absurde. J'ai bien souvent pensé à cela et je crois que si j'avais pu écrire en flamand, j'aurais trouvé la vraie « formulation » (c'est danois mais exact) de ma pensée. Je suis convaincu au reste qu'il n'y a place en nous que pour une âme, et que l'influence de deux sangs est destructive esthétiquement parlant. Je n'ai pas de gosses et ne suis pas marié, mais je crois à la gravité exceptionnelle de ce qu'est « l'Enfant » devant la vie qu'il faut lui préparer à des fins de réalisation absolue.

Désormais admirations et réticences vont de pair et l'on devine qu'elles ont fixé la camaraderie dans une sorte d'artifice à demi sincère.

Mais voici qui précipite les deux hommes à un échange plus fraternel. Elskamps perd son père en 1911. Mockel lui a écrit d'une façon qui le touche profondément. L'Anversois lui répond :

Votre chère et tendre lettre m'a fait monter les larmes aux yeux. Je ne sais que vous écrire. Cela pour vous dire combien je vous suis reconnaissant de tout ce réconfort que vous m'assurez, si amical et fraternel et qui m'est précieux comme aux croyants l'hostie des communicants. La dernière fois que je vous ai téléphoné, mon cher Mockel, je n'ai pu vous parler « en clair » ; le téléphone joignait la chambre de mon père qui entendait tout ; je ne sais trop ce que je vous ai dit et quand vous avez bien voulu revenir j'étais au lit et malade. Je me suis levé le dimanche, poussé par une force surhumaine et mon pauvre père est mort entre mes bras, je ne sais plus combien d'heures après... Vous avez compris, mon cher Mockel, que j'ai perdu à la fois, en lui, et ma femme et mon enfant, car il m'était tout cela et j'ajoute le meilleur et le plus sûr des camarades ; surtout quand il s'agissait de ce cher pays wallon qu'il affectionnait et où il avait été chercher sa femme ; et bien souvent encore quand la tyrannie flamingante instaurée depuis quelques années ici, l'incitait, lui si doux et si amène, à des colères violentes...

Je souffre beaucoup, mon cher Mockel, j'ai peur de la vie sans lui ; il me semble que le monde m'est devenu hostile, que les chemins se ferment et que tout est plein d'ombres. Mais je songe, je songe longuement à vous, mon bon, mon grand et cher ami Mockel, et j'y trouve une douceur infinie, un peu de cette paix d'esprit après laquelle j'appète, et je vous aime bien, cher ami...

La guerre de 1914 interrompt la correspondance. Mockel y a perdu son fils. Elskamp l'ignore et son ami lui confie son désarroi et le moyen de fortune auquel il a recours pour espérer une présence spirituelle du mort.

Depuis lors j'ai essayé de revivre. Trop, jusqu'à vouloir me distraire par des voyages en Belgique, chez les amis que j'ai là-bas. Au retour je trouvais ma malheureuse femme toujours aussi cruellement déchirée, de plus en plus étrangère à la vie, et j'ai senti les remords d'avoir tenté de secouer par moments ce poids de douleur que je dois partager tout entier avec elle. Elle a voulu aussi me faire partager le réconfort inattendu que lui apportaient des essais de spiritisme, et malgré de grandes répugnances, je me suis prêté à ses vues. Je l'ai fait exclusivement pour la soutenir, par pure compassion et désir de participer à tout ce qui la pourrait apaiser un peu. Mon aide matérielle était nécessaire pour la pratique de la planchette américaine qui, vous le savez peut-être, se meut dans la double courbe d'un alphabet dont sa flèche désigne, une à une, des lettres, et forme ainsi rapidement des mots. Mon scepticisme était d'abord hostile. Je devais faire effort pour qu'il restât du moins indifférent, car j'avais promis de me montrer impartial. Mais, chose étourdissante pour moi, chose invraisemblable tant elle était inattendue, il arriva que je fus bientôt fort intéressé par ces manifestations, puis tout à fait troublé en mes idées, ne sachant plus ce que je devais penser de tout cela. Ce qui me frappait surtout, c'était l'extrême simplicité des moyens : ma femme et moi posant la main sur la planchette, — quelques instants d'attente, — puis une sorte d'impulsion électrique, et la planchette se mouvant tout à coup, désignant des lettres, formant des mots et des phrases ; et l'impression directement physique de cela, et les mots assurant qu'il s'agissait d'un fait absolument naturel...

Cette expérience à deux est à la fois corroborée et démentie par l'intervention d'une tierce personne : une jeune protégée de Madame Mockel, veuve de guerre d'un officier anglais. La planchette se mit à écrire des mots anglais formulant de violents reproches et provoquant chez l'étrangère une crise de sanglots.

Cette fois Elskamp se trouve sur un terrain qu'il connaît. Il révèle aussitôt ce qu'il appelle sa foi.

J'ai une certitude, mon cher ami, ce n'est pas la sagesse, mais ma sagesse que j'ai trouvée, ou tout au moins ma paix. Cette certitude est que l'on ne meurt pas. C'est Bouddha qui m'a conduit sur le chemin que je crois celui de la vérité. Il n'y a ni naissance ni mort entre nous, il y a permanence indestructible, la vie est éternelle ; il n'y a que le plan du monde dans lequel on vit qui varie, et la mort n'est que la passerelle tangible qui nous conduit d'un plan de notre vie, dans un autre plan de toute la vie. Je comprends donc très bien les communications spirituelles dont vous me parlez ; bien plus, j'ai fait, moi aussi ces expériences et, comme vous-même encore, j'ai obtenu des résultats qui m'ont profondément troublé. Ce qui m'a frappé, c'est la difficulté que j'ai éprouvée à me mettre en communication exclusive avec l'objet de ma dilection. Il y avait toujours comme une intervention « d'errances » étrangères, qui formulaient, à l'improviste au milieu de la transmission, des phrases ou des idées, étrangères totalement à l'objet.

La rencontre souhaitée de part et d'autre et sans cesse remise a lieu en Février 1920, le 20. Le samedi 28 Mockel donne son impression.

Comment ne t'ai-je pas écrit ? — puisque nous avons décidé d'user d'un tu plus fraternel... Il y a à cela des raisons diverses : vie agitée ici par des courses et des visites nécessaires, vie contrainte aussi par une petite crise physique — insomnies et accès fébriles qui ont suivi ce petit voyage et m'ont laissé peu de force. Mais toutes ces raisons sont détestables ; aucune d'elles ne tient devant l'amitié. Que j'y ai pensé, pourtant, à cette belle journée ! et, par ordre de gradation, au soir merveilleux qui baignait l'Escaut d'une lumière déjà défaillante.

Pour suivre les deux amis, les deux croyants, il faut lire en son détail la correspondance. Mockel en néophyte s'épanche abondamment. Une lettre n'a pas moins de trente deux pages. Elskamp n'a peut être pas toute la patience qu'il faut. Si l'amitié reste intime la littérature reprend le dessus et cela grâce à l'Académie. Il faut qu'Elskamp en soit. Mockel lui écrit :

Je n'ai pas, tu le sais, de grandes tendresses pour l'esprit acadé-

mique, et c'est presque malgré moi que je suis académicien. Comme je l'écrivais à Destrée, c'est une médecine amère qu'il me fait avaler — et qu'il fallait avaler en effet, de crainte de s'en voir imposer une autre, plus nauséabonde. En bref, je suis forcé d'admettre comme défenseur de la culture française, et même de saluer comme tel, ce que je continue à réprouver comme poète. Les académies, par le misérable appât qu'elles offrent à la vanité, sont toujours dangereuses pour la liberté de l'esprit. L'Académie Destrée, par sa composition originelle, et par son organisation vraiment intelligente et libérale, semble du moins écarter pour l'instant le danger redoutable entre tous : la tendance à l'art officiel. Mais déjà que d'intrigues autour d'elle et en elle, et que tout cela est vain, petit, sentant le renfermé ! Giraud y règne sur un petit groupe, celui de l'ancienne Jeune Belgique, qu'il a réformé pour les besoins de la cause — de sa cause. Ce petit groupe cherche à peser sur la section des hommes de lettres, et à l'entraîner dans une guerre mesquine faite à la section des philologues. Décision de ce groupe : les hommes de lettres ayant la majorité, il faut leur réserver les deux postes importants, celui de Directeur et celui de Secrétaire perpétuel ; aux philologues on ne laissera qu'un roqaton du festin. De plus, Giraud doit être directeur, et le secrétaire perpétuel doit être Georges Eekhoud. Moi, je veux bien voter pour Giraud, mais non certes pour Eekhoud.

...Je ne sais si cette petite chronique a de l'intérêt pour toi ; je l'imagine — malgré la mesquinerie de tout cela — parce que Maeterlinck s'y est intéressé ; je suis en correspondance avec lui et il m'a dit notre complet accord sur ces petites machines et sur le reste. Et puis, mon cher ami, il faudra bien qu'un jour, pas trop lointain j'espère, vous soyez des nôtres vous aussi, — c'est-à-dire toi en première ligne, et Grégoire Le Roy ensuite. L'Académie représente évidemment pour toi une entité négligeable mais ce n'est pas pour toi, c'est pour nous que je souhaite ton élection. Et tu ne pourrais te récuser, le moment venu, parce qu'il s'agit de la culture française dont notre unique raison d'être, à mes yeux, est la défense et l'exaltation. Tu hésiteras d'abord je n'en doute pas ; et puis tu seras convaincu, à la réflexion, par les mêmes raisons qui m'ont décidé. En attendant soyons muets.

L'élection d'Elskamp se produisit plus vite que ne le prévoyait Mockel.

Le 18 janvier 1921, nous lisons dans une lettre datée de Bruxelles, 18, rue de la Charité :

...Je t'ai télégraphié vers midi et demi, en sortant de la séance de l'Académie où nous avons eu le privilège de t'élire. Maintenant voici quelques détails. Et peut-être es-tu fort indifférent à la « dignité » d'académicien ; mais tu ne peux empêcher tes amis de te dire leur joie. Ton devoir est même de la partager, parce que ton élection s'imposait comme un acte de justice (et si tu n'en es pas content, c'est donc que tu voudrais le triomphe de l'injustice!) ; et, d'autre part, tu as lieu de t'en réjouir parce qu'elle fut aussi, parmi nous, une petite victoire de la libre inspiration et de la vraie poésie sur l'art étroit de l'artisan et sur la poésie qui se confine aux règles.

D'autres détails sur les premières élections sont dans une note plus piquante. Mockel a pris goût à ces premières compétitions. Il se réjouit de l'atmosphère des premières séances :

Elles furent toujours courtoises, et tu en jugeras par ceci, que chacun cherchait à mettre en valeur les mérites de ses candidats en s'abstenant de critiquer les candidats des autres. En somme, ces discussions mêmes attestaient surtout notre vie. La fameuse opposition de Giraud, dressé de toute sa taille contre les philologues, s'est elle-même bientôt assagie. Nos séances sont devenues agréables par l'atmosphère de cordialité, et elles pourront devenir charmantes.

Mais Max Elskamp acceptera-t-il son élection ? Mockel n'est pas rassuré. Il sait son ami malade, ayant horreur des voyages. Il lui écrit :

Refuser le siège que l'on t'offre, il ne peut en être question. Je sais bien que ton premier mouvement sera un mouvement d'effroi — ce fut le mien — et un pas vers la fuite — j'ai été tenté de fuir d'abord moi aussi. Mais (outre que tu ne pourrais me mettre dans une situation plus délicate qu'en me désavouant lorsque j'ai combattu pour t'acquérir à nous), tu sentiras qu'il y a ici, pour toi, un devoir.

Nous n'avons pas la réponse immédiate d'Elskamp. Elle fut sans doute insuffisante. Car le 19 janvier Mockel lui écrit :

Comme tu dois le deviner, j'ai envie de t'expédier aux six-cent mille diables, et je le ferais assurément si je ne t'aimais de tout cœur.

Refuser d'être des nôtres, au moment où tout ce qu'il y a de jeune et d'artiste et de vivant parmi nos écrivains va se réjouir de ton élection, ce serait rude, pas gentil, pas juste, pas Elskamp du tout...

Aussi, dès le lendemain, Max Elskamp, qui semblait n'avoir pas cru devoir répondre sur ce sujet de l'Académie et se borner à accepter son élection dans le silence, s'explique. Au renouvellement de l'expression de son amitié reconnaissante il ajoute :

Si je n'ai pas répondu à la partie de ta lettre qui avait traité de l'Académie c'est que, gauchement, je n'ai pas compris ton intention bienveillante ou plus exactement sa portée...

...Et maintenant que je sais que je suis ton candidat, et même ton élu, j'en suis tout fier et je marcherai à tes côtés sur la voie où tu m'as conduit par amitié. Car j'approuve pleinement ta manière de voir sur les services que l'Académie peut rendre. Et je vois que les Jeune Belgique voudraient reconstituer une espèce de Parnasse et cela ne doit pas être. Toi, comme moi-même, tu penses aussi qu'il faut toute liberté en matière d'art ; les écoles Parnasse, Symbolisme etc. ne sont que des classifications souvent arbitraires. Il y a le Beau et le Vrai, sans plus, selon moi, et c'est vers là qu'il faut tendre...

La maladie n'a jamais permis à Max Elskamp de siéger parmi nous. Mockel a beau multiplier les instances, lui offrir la facilité de loger chez lui, lui proposer de venir à Paris, ou à Liège.

Cependant il reste attentif à ce que lui écrit Mockel sur les travaux de la nouvelle compagnie, moins qu'à l'envoi de la *Flamme Immortelle*.

Pour nous certains détails sont curieux. Par exemple les prologomènes de l'élection des premiers membres étrangers.

A la séance précédente de l'Académie on avait discuté des candidatures de membres étrangers. Les philologues avaient présenté pour leur section F. Brunot auteur d'une belle Histoire de la langue française, esprit tout à fait remarquable, homme délicatement cultivé. Ce choix excellent sera sans aucun doute ratifié par notre vote.

Nous, à la section littéraire, nous avons présenté pour l'autre siège la candidature de d'Annunzio, dont l'élection paraît acquise aussi, bien que certains d'entre nous se réservent de voter pour Colette, présentée en seconde candidature, en seconde ligne si tu veux.

J'aurais voulu présenter la candidature de Vielé-Griffin dont j'avais parlé déjà, et j'ai constaté qu'elle eût réuni la majorité. Mais Griffin m'avait prié d'attendre. Alors Gilkin, Carton de Wiart et moi nous avons proposé M^{me} de Noailles, et fait adopter par la section littéraire sa candidature pour le 3^e siège.

Je te demande instamment d'assister à la prochaine séance (dans un mois environ) pour le vote définitif.

Donne-moi de tes nouvelles, mon cher Elskamp. Je suis toujours préoccupé de ce fâcheux état de santé dont tu m'as parlé, et serais heureux de te savoir plus dispos. Le grand, le juste et réconfortant succès de ton livre m'a rempli de joie; et j'attends avec impatience le livre nouveau que tu vas nous donner, heureux poète qui as les mains pleines de rimes et d'images. Je n'ai pas encore lu les fragments que tu as donnés récemment dans une revue d'ici; je sais seulement qu'ils ont paru, et je vais chercher où. Dans le Flambeau, sans doute. ou la Vie intellectuelle, revues que je ne reçois pas mais qui sont chez tous les libraires.

Max Elskamp souffre de plus en plus. Les rares visites de Mockel lui sont un réconfort. Il se confesse à lui et, en proie à des obsessions douloureuses, y trouve une sorte d'apaisement. Et voici la dernière lettre à son ami, datée du 26 juin 1923.

Je pense encore au poème que tu m'as lu, il est merveilleux, mon cher ami, et d'une originalité superbe. Je t'en félicite encore; c'est une chose qui aura le plus grand succès, tu verras, auprès des lettrés, c'est une des plus belles choses que tu as écrites; et puis c'est du nouveau que tu nous apportes. Je ne puis te dire assez combien j'admire cette œuvre. Et je te remercie mille fois de me l'avoir fait connaître.

Je te dois une journée heureuse, ça m'arrive rarement; nous nous comprenons admirablement, mon cher ami, et cela m'est une grande joie.

J'espère te revoir bientôt et je t'envoie fraternellement, si j'ose dire, mes plus vives affections.

MAX ELSKAMP.

* * *

Il n'y a plus d'autres lettres. La santé de Max Elskamp continue de décliner. Elle le mène lentement à cette confusion mentale où elle finira par sombrer. Albert Mockel est tenu au courant par un parent du malade. Elskamp se croit en butte à des persécutions imaginaires. Il a écrit à Francis de Miomandre une lettre pleine de ces phobies, à laquelle l'écrivain français, de bonne foi, a cru pouvoir faire écho dans un article. Mockel a pu remettre la chose au point et il n'est rien resté de l'incident. Mais désormais toute entrevue est devenue impossible. En proie à des hallucinations crucifiantes, Elskamp doit être gardé et on cherche à lui faire accepter l'internement dans un sanatorium. Il se laisse finalement emmener. Au bout d'un certain temps il peut être ramené à Anvers, chez lui. Mais des congestions successives réduisent à rien les progrès réalisés. L'état mental ne s'améliorera plus. Le poète vivra encore jusqu'au 10 décembre 1931 avec des alternances de conscience et d'égarement.

Albert Mockel ne cessera jamais de s'intéresser à la mémoire de son ami. Elskamp laisse des inédits qui paraîtront par les soins de son parent Damiens et que Mockel reverra avec la minutie et la ferveur que nous lui connaissons.

C'est pour obéir à son vœu formel que ses lettres paraissent aujourd'hui. Elles sont peut-être moins variées que celles qu'il a écrites à Van Lerberghe et à Severin. Les lettres d'Elskamp ont un caractère d'improvisation et de répétition qui nuit souvent à la pureté et même à la correction du style. Mais il en monte la flamme d'une amitié émouvante. Et si la poésie est exaltation de l'âme, échange de ferveur et goût de l'idéal, elle déborde de cet échange, et se reconnaît à travers la sensibilité profonde des deux amis.

Henri DAVIGNON.

Réception de M. Robert Guiette

(30 avril 1955)

Discours de M. Maurice Delbouille

Mon cher Confrère,

Ainsi le veut l'usage. Lors de nos réceptions, il est une heure — et nous y sommes, c'est la première — où le philologue élu est salué, au seuil de la maison, par un autre philologue. C'est l'heure des propos austères autant que techniques, celle aussi des compliments sans apprêt où l'anecdote et l'esprit n'auront guère de place, mais où, discrètement, peut toutefois parler la voix de l'amitié et de l'estime.

Le poète qui en vous se cache derrière le savant, doit accepter cette loi. J'ose penser, d'ailleurs, qu'elle lui convient autant qu'à moi-même, qui ne suis point poète, mais qui suis votre ami. Il vous déplairait, en effet, je le sais et je le sens, d'être accueilli sous un éclairage trop vif, avec trop d'élégante éloquence, pour un public trop large qu'a toujours fui votre goût de la distinction et du silence.

Le siège que j'ai mission de vous présenter symboliquement, mon cher Confrère, était resté vacant bien des années, puisqu'il fut occupé en dernier lieu par Émile Boisacq, l'éminent helléniste qui a tant fait pour le renom de l'Université de Bruxelles. Ne me demandez pas les raisons de ce long délai. Je vous dirais — et vous ne me croiriez pas — qu'il y fallait sans doute un philologue hors série. Quand des confrères plus anciens évoquent l'élection d'Émile Boisacq, connu surtout pour son magistral *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, ils allèguent sa curiosité pour nos patois et telles notes qu'il consacra à des mots français, mais chacun sait, dans son for intérieur, que notre

section, par une coquetterie bien légitime, avait songé plutôt à s'honorer en choisissant un prince très authentique de l'humanisme le plus strict. Vous avouerez-je que pour moi, en offrant ensuite ce siège au poète-philologue que vous êtes, elle est bien restée dans la ligne de son très gracieux et très aristocratique caprice ? Le siège du non-conformisme vous va bien. Vous y serez parfaitement à l'aise. Vous nous y ferez beaucoup d'honneur à votre tour.

Ne protestez pas, je vous prie, contre un éloge que j'amorce à peine en cet instant. Je suis résolu, mon cher Ami, à ne me laisser émouvoir aujourd'hui ni par le redoutable battement de votre paupière sur le plus sceptique des regards bleus, ni par le mouvement sarcastique d'une lèvre tendue par le refus d'acquiescer. Je ne recule même pas devant la certitude des propos amers dont vous paierez ma liberté quand il vous sera permis protocolairement de confier à l'âpreté de votre voix et de votre sourire tout ce que mon discours aura provoqué en vous de refus et de reproches. Non, voyez-vous, l'occasion m'est trop belle de vous obliger à entendre parler un peu de vous.

Votre fiche signalétique affirme que descendant d'une famille de marins, de soldats et de peintres, vous conjuguez en vous des origines flamandes et des origines françaises, — que, né en 1895, vous avez fait vos humanités à Anvers et vos candidatures à Saint-Louis, puis à Louvain, où vous avez pris le grade de licencié ès-lettres en 1921, sous la direction de vos premiers maîtres le baron Béthune, Georges Doutrepont et Alphonse Bayot, avant d'aller à Paris — chez nos maîtres communs que furent Joseph Bédier, Alfred Jeanroy et Abel Lefranc — préparer un doctorat ès-lettres que vous avez subi à Louvain en 1927, avec votre volumineuse et docte thèse sur *La légende de la sacristine*.

Faut-il m'arrêter à vos séjours parisiens ? Faut-il dire comment, pendant des années, vous avez partagé vos jours (je ne sais rien des soirs) entre l'université et les milieux d'avant-garde littéraire et artistique ? En fait, déjà fort indépendant à l'égard des disciplines et des traditions, épris déjà d'autre chose que des livres savants et du travail d'érudition, vous avez alors vécu, au gré de vos curiosités et de vos goûts, l'existence merveilleuse d'un amateur d'art et de poésie qui a rêvé de Paris et qui s'y trouve

libre. C'est ainsi que dans vos souvenirs, s'il y a tels maîtres prestigieux, tels amphithéâtres de la Sorbonne et du Collège, et telles bibliothèques graves comme des cathédrales, il y a aussi les cours de Jacques Copeau et de Jules Romains au Vieux-Colombier, et les ateliers, et les bistros, et Blaise Cendrars, et Fernand Léger, et André Lhote, et André Salmon, et Pierre-Jean Jouve, et Jean Cassou, et Fernand Fleuret et surtout cet émouvant Max Jacob, votre aîné et votre ami, dont vous avez si bien évoqué la vie première et la conversion dans la *Nouvelle Revue Française* de 1934.

Heureux âge d'un heureux homme ! Que de souvenirs ! Que d'affections ! Quel salubre dépaysement pour celui dont le destin était de vivre la majeure partie de ses ans dans nos sévères et laborieuses et conformistes facultés de philosophie et de lettres ! Je vous soupçonne fort, mon cher Collègue, de n'avoir jamais plus réussi à vous libérer de la nostalgie de ces jours qui vous ont fait la plus belle des jeunesses. Ni les services de la Bibliothèque Royale (où vous êtes allé vous enfermer aussitôt après avoir conquis une bourse de voyage dont vous faisiez ainsi un usage fort original), — ni l'enseignement, — ni la recherche scientifique, en tout cas, n'ont pu jamais vous arracher du cœur l'amour de la poésie actuelle : elle n'a cessé, vraiment, depuis ce temps-là, d'éclairer le cheminement de votre esprit, et les questions qu'elle vous a posées ont des échos singuliers dans la partie savante de votre œuvre.

Pourtant, mon cher Confrère, philologue de formation et de métier, vous resterez philologue, ne vous en déplaise, au sein de notre compagnie. Grandeur ou servitude ? Ne tranchons pas. La porte du savoir n'est sans doute, pour entrer chez nous, qu'une porte étroite, mais qui donne sur les mêmes jardins poétiques par des sentiers peut-être mieux éclairés sinon plus fleuris.

Je ne sais s'il faut y voir un signe : lorsque l'Université de Gand vous appela à elle, en 1930, ce fut pour y remplacer Fernand Séverin. Un poète ! Oui, et le plus délicat. Le plus lucide aussi, qui m'avouait un jour son chagrin de n'avoir pas reçu l'initiation scientifique nécessaire à une étude profonde des faits littéraires.

Votre enseignement universitaire est à la fois de technique

philologique et d'histoire des littératures. Quand je vous ai connu vraiment, en 1937, dans cette section romane de Gand que vous illustrez et où je vous avais rejoint pour une collaboration temporaire dont je garde le meilleur souvenir, vous étiez surtout l'auteur de l'important ouvrage où se trouvaient recensées, analysées, comparées, classées et finement appréciées les innombrables versions anciennes et modernes de la belle légende où l'on voit la Vierge Marie prendre, au couvent, en secret, la place d'une nonne rentrée dans le siècle à l'appel du plus profane mais du plus pur des amours. Ce gros livre, où vous aviez mis tant de votre jeunesse studieuse, reste un modèle d'érudition minutieuse et de sens critique, autant que d'élégante exégèse. A Paris, décidément, vous n'aviez pas fait que flaner et « esthétiser » ! Le rude travailleur continua d'ailleurs, en dehors de sa chaire magistrale, de se dépenser tantôt pour faire mieux connaître les lettres belges contemporaines au public de langue néerlandaise, tantôt pour servir les vieilles légendes médiévales, traduites ou adaptées en vue d'une diffusion nouvelle. Le savant et l'écrivain collaborent en vous et réussissent à merveille, que votre plume rajeunisse la *Vie de St Thomas Becket* de Garnier de Pont-Ste-Maxence, des poèmes de Rutebeuf, les jeux dramatiques d'Adam et d'Ève, de Théophile et de Grisélidis, ou qu'elle transpose, avec une exquise légèreté de touche, les bonnes légendes que le moyen âge flamand avait attachées aux noms de sœur Béatrice, de Jacquet au Flageolet ou de Lancelot de Danemark.

Tandis que le poète se complaît à ces exercices charmants, l'érudit s'emploie pourtant à des tâches plus sévères. Ne publiez-vous pas, en *editio princeps*, de 1941 à 1951, dans trois volumes compacts de la collection de l'Académie Royale de Belgique, la vaste compilation historico-légitime en prose que David Aubert écrivit, vers 1450, à la cour de Bourgogne et qui s'intitule *Chroniques et Conquêtes de Charlemagne* ? Ne nous direz-vous pas, un de ces jours, dans un dernier volume, tout l'intérêt de cette œuvre tardive pour l'histoire des légendes épiques ?

En 1943, pour vous distraire sans doute de ce lourd travail, vous éditez à Bruxelles, à l'Enseigne du Cheval Ailé, le beau texte du « Miroir des Dames Mariées, c'est assavoir de la merveilleuse Patience et Bonté de Griseldis, marquise de Saluces ». En

même temps, vous rédigez pour l'*Algemeene Literatuur Geschiedenis* d'Utrecht, le chapitre traitant de la lyrique romane, puis celui de la littérature française du XVI^e au XVIII^e siècle.

Vous consacrez d'autre part, çà et là, à des sujets plus limités, des notes aussi précises qu'originales, qu'elles traitent des types populaires dans la littérature, de la structure du roman balzacien, de l'orientation du poème chez Paul Claudel, du thème du Mari confesseur, de la définition du fabliau ou d'un texte inédit de la *Nonnain qui issi de son abbeïe*.

Depuis longtemps, en outre, votre autorité scientifique et votre talent d'exposition vous ont désigné pour collaborer à de grandes encyclopédies de langue néerlandaise et pour porter votre enseignement tantôt à la Faculté des Lettres de Lille, tantôt à la Faculté des Lettres de Caen, tantôt à l'Université de Londres, tantôt encore à la Sorbonne.

Au fil des mêmes années, d'autres charges ou missions vous ont été confiées : investi de l'enseignement du français à l'Institut Supérieur de Commerce de l'État à Anvers en 1945, vous voici dès 1946 membre de la Commission mixte pour l'application des accords culturels entre la Belgique et la France. En 1949, insigne honneur, vous êtes élu, à Leyde, membre de la *Maatschappij voor Nederlandse Taal en Letterkunde*, votre première académie.

Je vous fais là, mon cher Confrère, je le sais bien, le portrait le plus classique du plus classique des professeurs de faculté. Acceptez-le. Ce Robert Guiette, universitaire et officiel, est un Guiette qui compte, quoi que vous pensiez. C'est lui qui entre à l'Académie aujourd'hui. Est-ce à dire qu'il nous fasse oublier l'autre, pipe au bec, sourire narquois, rime au cœur ? Certes non et pour moi, je pense que cet autre trouvera bien, lui aussi, une petite place, clandestine et sympathique, dans les rangs de notre section de philologie.

Plus que d'autres, peut-être, les scrutateurs de rythmes et d'images aimeront votre poésie, sèche et difficile. Malgré votre excès de discrétion, ils savent ce qu'elle représente. En 1927, c'est *Musiques*, un poème avec six dessins d'André Lhote et *L'allumeur de réves*, frontispice de James Ensor et préface de Franz Hellens, — en 1933, *Peau newwe*, — en 1935, *Tabatières à musique*, — en 1936, *Malentendu*, une prose avec dessin de René Guiette, — en

1937, *La mort du fantôme*, avec un dessin de Fernand Léger, — en 1948, *L'autre voix*, — en 1950, *Feuilles d'almanach*, *Emblèmes désaffectés*, puis *Au rêve des fumeurs*, avec des lithographies d'Edgar Tytgat, — en 1952, *Le ciel de la cité*, — en 1953, *A pas de loup*. Autant d'amères confidences en longues proses tourmentées ou en poèmes aux rythmes rompus.

Jean Cassou ne se trompait pas quand il écrivait de votre œuvre : « Se dire ainsi et dire le temps dont on vit et dont on est, tout cela ne va pas sans une certaine amertume. Cet au jour le jour constitue une expérience forte et triste. Dès les premières plaquettes, dès les premiers poèmes, la mise en route de la machine s'était faite avec une puissance clairvoyante et mélancolique, comme de quelqu'un qui a su tout de suite à quoi s'en tenir. Il y a un tour de calendrier, un style de feuillet qu'on arrache, un style de quotidienne petite maxime envolée, et c'est le style de Guiette, bref, incisif, acide, un véritable style de poésie gnomique. Un discours, une effusion, un chant, une chanson peuvent toucher le cœur. La poésie de Guiette ne relève d'aucun de ces genres, mais du genre du caillou. C'est une poésie de promeneur solitaire, d'ouvrier journalier, d'homme faisant son métier d'homme qui est de vivre au gré et au fil des jours, des semaines, des mois, des ans.

« Une œuvre poétique ainsi faite et qui ainsi se fait, un langage poétique aussi sobre, aussi insoucieux de l'agrément, et d'une aussi ferme matière, tout cela est de la plus haute noblesse et de la plus parfaite élégance ».

Ce n'est pas moi, mon cher Confrère, qui songerais à contredire ou à corriger le jugement de Jean Cassou. Je me réjouis trop d'y avoir trouvé, mis en clair et fort bien, ce que la lecture de votre œuvre poétique inspirait à un grammairien mal informé des esthétiques contemporaines.

Mais il est temps que nous laissons le poète à sa divine rumination et à ses calligrammes, pour rejoindre celui qui présente d'autres titres à notre considération très académique. Chemin faisant, nous continuerons d'ailleurs d'apercevoir en vous celui qu'a toujours séduit le jeu des mots et de leurs charmes.

Est-elle de l'écrivain ou du critique, cette anthologie des *Poètes français de Belgique*, où vous avez réuni en 1948 ce qu'il

vous semblait bon de retenir *de Verhaeren au surréalisme* ? Elle est du premier, certes, par ses fermes partis pris, où les personnes n'ont rien à faire, mais où s'affirment franchement vos prédilections poétiques. Elle est du second par la minutie de la présentation des textes de vos élus. Elle est à la fois de l'un et de l'autre dans une fière *Introduction* qui dit vos principes et vos droits au moment de porter quelques jugements trop nets et trop clairs pour obtenir l'agrément de tous et de chacun. Vous confierai-je qu'à mon sens ce beau livre n'a guère pu vous assurer les sympathies de notre gent littéraire, en raison parfois de ce qu'il contient, et en raison, plus souvent, de ce qu'il ne contient pas ?

C'est encore le poète sans doute, autant que le critique, qui nous offre l'ouvrage sur *Max Elskamp* publié ces jours-ci à Paris, chez Pierre Seghers, et auquel vous avez consacré autant d'amour que de travail. Mais déjà, me dit-on, vous êtes reparti pour d'autres explorations littéraires chez les mystiques des Pays-Bas. N'est-ce pas un reflet de vous-même, rêveur sévère tourmenté par l'inquiétude, que vous allez chercher dans les écrits de ces autres rêveurs ? Je ne me sens guère indiscret en faisant cette hypothèse.

A première vue, l'ouvrage que vous avez consacré en 1950 aux *Marionnettes de tradition populaire* relève, lui, de la plus authentique érudition folkloriste. On ne peut taire, cependant, l'intérêt plus large qu'inspirent vos variations liminaires sur la nature réelle de ces jeux.

Les marionnettes ont leurs lois, qui ne sont pas celles du théâtre, mais qui montrent combien certain réalisme nous a gâté la faculté d'imaginer librement la figuration d'un texte dramatique. C'est tout le problème des conventions qui se pose là, et tout le problème des techniques, c'est-à-dire de ce qui fait l'essence même des arts, y compris l'art littéraire.

Ajouterai-je que j'aime à vous suivre dans ce domaine où la linguistique peut et doit donner son concours à la lecture des poèmes ? Prudent devant la place sans doute excessive que d'aucuns ont faite aux « signifiants » dans l'interprétation des romans du moyen âge, j'accepte, en revanche, de vous entendre dire qu'« allégorie et symbole ont, par habitude, développé un esprit, une mentalité, une sensibilité qui, sans doute, ont permis

un certain genre d'émotion » et qu'« à ce genre d'émotion correspond un style dont le charme agissait — ou mieux : devait agir — lorsqu'était suscité un climat d'énigme ».

Plus utiles encore à l'estimation d'une littérature à la fois très lointaine et très proche de nous, me paraissent vos observations sur le caractère formel de la lyrique des XII^e et XIII^e siècles français.

C'est une bien délicate question que celle de la sincérité des poètes.

Le romantisme nous a habitués aux confidences et aux effusions personnelles et l'on continuera longtemps encore à chercher d'abord dans les œuvres littéraires des échos ou des reflets de la vie de leurs auteurs. Passe encore si l'on n'oublie pas qu'il s'agit de textes écrits pour être goûtés dans leur qualité poétique, car la tentation semble grande, pour les indiscrets et pour les sots, de voir ce qu'il y a derrière un texte avant de voir ce qui s'y trouve. Combien de fois, sous prétexte de littérature, n'a-t-on pas accordé une attention morbide à la biographie des écrivains, alors qu'on paraît ignorer ou négliger la valeur de leurs écrits et le plaisir qu'on y doit prendre ?

La philologie a dénoncé depuis longtemps l'erreur ainsi commise, que l'on abandonnât l'œuvre elle-même pour ne plus s'intéresser qu'à la personne de son auteur ou que l'on conférât à cette œuvre une signification documentaire qui ne lui revenait pas. Faut-il rappeler comment Gaston Paris établit un jour que le biographe du troubadour Jaufré Rudel a simplement tiré des chansons de celui-ci l'histoire sans autre fondement de son fameux amour pour la princesse lointaine de Tripoli ? Cet avertissement n'a pas empêché qu'on répétât l'erreur du vieil auteur de la vie de Rudel. Peu à peu cependant, la réapparition dans toutes les chansons courtoises, des mêmes thèmes narratifs ou descriptifs, des mêmes aveux et des mêmes prières, des mêmes images et des mêmes formules a jeté le doute sur la réalité des aventures évoquées et des sentiments exaltés. On a reconnu qu'il s'agissait d'un arsenal de poncifs, d'une matière et d'une manière imposées, et l'on a déploré tant de banalité. Récente est l'interprétation qui voit plutôt dans les formes qu'elle revêt et non dans son contenu, l'élément essentiel de cette poésie, qui fut avant tout un jeu de

virtuoses et qui se souciait peu de vraisemblance ou de vérité. Aucune contribution à une vue des faits ainsi renouvelée n'est aussi décisive que l'étude, dense et fine, que vous avez publiée sur la question dans la *Revue des sciences humaines* en 1949. Vous écrivez là en quelques formules nettes et justes :

« La chanson courtoise, pour les poètes de langue d'oïl, est une création artistique, une création rhétorique. De tous les éléments donnés, ils s'appliquent à faire, à construire un « objet », une réalité nouvelle. Ils ne s'inquiètent pas d'un aveu, mais d'une chanson... L'ordre esthétique prime tout. Le sujet de l'œuvre ne saurait être confondu avec sa donnée. Le thème n'est qu'un prétexte. C'est l'œuvre formelle, elle-même qui est le sujet... Ces chansons sont faites pour être des réussites et non des expressions... L'auditeur d'une chanson courtoise suivait tout le progrès d'un organisme vivant qui se développe, s'ordonne et se crée, son but même étant cette création ».

Certes, cette méthode d'exégèse s'éloigne des usages qui font encore la religion littéraire du commun, sinon celle des vrais poètes en quête d'un langage et des vrais philologues en quête d'un secret.

J'ai plaisir, mon cher Confrère, à vous voir ainsi dans la double compagnie d'un maître qui a renouvelé la doctrine philologique de l'explication littéraire en sa chaire de Liège, notre regretté collègue Servais Étienne, — et de l'esprit subtil et puissant que fut Paul Valéry. Comme eux, par d'autres voies, vous ramenez la critique à ses tâches fondamentales. La littérature, étant un art, est d'abord une technique et l'œuvre ne peut vivre, ne peut exister que par la miraculeuse excellence de sa valeur formelle.

Les conceptions romantiques, sans qu'on le sût, réduisaient l'acte littéraire à son rôle le plus humble, le plus primitif, le plus sommaire en ne voyant d'abord en lui qu'un aveu, qu'un message, qu'un moyen d'agir sur les esprits et sur les cœurs, — en confondant le poème avec son sujet biographique ou philosophique, avec l'accident qui est occasion de poésie, mais ne fait pas la poésie, toujours située à l'endroit de la réussite, seule créatrice de beauté. De la sincérité de l'écrivain, on a glissé ensuite à la morale de la littérature, et plus récemment on est redescendu à la littérature engagée : misères d'un art qui, usant des mots, se

trouve toujours tenu de véhiculer idées et sentiments, de pratiquer par nature le signifiant et l'affectif, au risque de ne plus sembler qu'un moyen accessoire de diction, alors que son essence, faite de la plus complexe, de la plus chatoyante, de la plus fluide synthèse des effets multiples de la parole, le porte en dehors et bien au-dessus des prosaïques sujets, jusqu'à la sphère des joies pures du plaisir poétique.

« Et la poésie fut langage », a dit l'un des nôtres. Oserais-je répondre « Et le langage fut poésie », en songeant à la sublimation du verbe que suppose et exige l'art littéraire, en pensant aussi que l'esthétique du poème ne peut se passer des lumières — peut-être médiocres, mais réelles — de l'humble servante-maîtresse qu'est la philologie ? Oserais-je trouver là, mon cher Confrère et mon grand Ami, la raison et la « signifiante » d'une élection dont je me félicite avec les autres membres de notre compagnie, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain ?

Discours de Monsieur Robert GUIETTE.

Mesdames,
Messieurs,

C'est, pour le philologue, plus que pour tout autre, une singulière épreuve que d'écouter un discours d'éloges. Les honneurs ont, pour lui, quelque chose à la fois d'insolite et de troublant. Il n'est guère accoutumé aux jeux de l'éloquence ou de la rhétorique. A l'accueil, trop bienveillant, il est bien embarrassé de répondre. Mais, au milieu de la pompe mondaine, lui est parvenue la voix d'un ami. Il a reconnu aussi quelques visages qui lui sont familiers, qui lui sont chers. Enfin c'est à vous, mon cher Maurice Delbouille, que je puis adresser mon remerciement : cela m'enchanté.

Il vous souvient, vous venez de le dire, des années pendant lesquelles nous avons travaillé ensemble, à la section de philologie romane de Gand. De ces années je conserve le souvenir d'une camaraderie pleine d'allégresse et de discussion, et le souvenir

des fruits de notre commun labeur. Mes anciens maîtres m'en félicitèrent, et je sais quelle part vous revenait dans les louanges que les travaux de nos élèves me valurent.

En ce moment, j'aimerais me réclamer de quelques admirables absents auxquels je viens de songer et auxquels j'ai une grande dette. Je pense d'abord à mes maîtres de l'Université de Louvain : à Georges Doutrepoint et à Alphone Bayot, qui furent des vôtres et dont l'éloge vous paraîtrait superflu. Dans mon souvenir le plus ému demeure aussi le Baron Bethune, que vous n'avez pas réussi à attirer dans votre compagnie. C'est ce maître admirable qui m'a fait comprendre qu'au bout des recherches les plus scrupuleuses et des constructions les plus solides, pouvait subsister le frémissement de la sensibilité. C'est lui qui m'a communiqué, en même temps que les fruits de sa longue étude, une véritable passion pour les beaux textes du moyen-âge français. Je voudrais pouvoir les remercier, comme je dirais ma gratitude à mes maîtres parisiens. C'est leur enseignement et leur exemple qui m'ont conduit à occuper cette chaire de français à laquelle votre compagnie rend hommage aujourd'hui. Je ne fais que la représenter.

Votre accueil, mon cher ami, et vos paroles viennent soudain de conférer pour moi la réalité à cette académie à laquelle je n'attribuais d'abord qu'une valeur de fiction poétique : Les ombres des sages y devaient deviser dans la paix élyséenne, comme dans ces *Dialogues des morts* qu'on ne lit plus guère que par devoir. Mon imagination y voyait se mêler à vos confrères réels des amis, vivants ou morts, qui n'y furent pas ou peut-être n'y seront jamais.

Vous avez réussi l'opération magique qui donne un corps aux songes, sans d'ailleurs les réaliser entièrement. Je m'en aperçois au moment où vous venez de m'écraser sous des éloges qui m'étonnent, et des souvenirs que je ne renie pas. C'est vous dire ma surprise et ma satisfaction.

* * *

L'Académie, vous le savez, me réservait une autre surprise :

Elle m'apprit fort tard que c'était à l'illustre helléniste Émile Boisacq que j'étais appelé à succéder.

S'il y avait là de quoi exciter mon orgueil, il y avait aussi de quoi me remplir de confusion et d'inquiétude. Jamais je n'ai tant regretté de n'avoir retenu du grec à l'école qu'un lointain parfum et un redoutable souci de rigueur et de poésie. D'Émile Boisacq, il est vrai, on avait fait un professeur de latin ; mais cela ne l'avait pas détourné de ses études. Il demeura l'helléniste le plus docte et le plus strict. (Les abondantes notices qu'on lui a consacrées après sa mort, en 1945, en font foi).

Il avait pourtant des curiosités qui le distraient de ses études principales. Il se tournait alors vers la linguistique dialectale et romane, et vers l'humour de la vie. Ce fut — on peut le croire — pour ces jeux érudits que vous fîtes place parmi vous à ce membre de la commission de toponymie. De ses amples travaux vous faisiez, semble-t-il, bon marché ; vous faisiez à peine mention de sa féconde étude des *Dialectes doriens* et de son énorme *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, précieux instrument de travail et qui valut à son auteur de voir son nom passer dans la langue commune : on dit *le Boisacq*, comme on dit *le Littré*. Mais vous reteniez ses étymologies de quelques mots français ou patois. En dehors de son étude d'un nom particulièrement cher au cœur des Belges (*Origines du nom d'Astrid*), il sembla toujours élire le sujet de ses savantes petites recherches pour son ébaudissement et le nôtre. Il discourt tour à tour des mots : *lapin, autruche, épingle, gabardine, chandail, pantoufle, goujon, pingouin* et *galimatias*.

Ce mot de *galimatias* me fournit une transition, que je crois très académique, pour signaler qu'il se montrait impitoyable à toutes les faiblesses d'expression. Il avait la dent dure, disait-on ; et certains ne l'ont pas oublié. « On s'expose à cette banale accusation dès qu'on s'astreint à juger sincèrement ». Ce n'était pas méchanceté sans doute, mais plutôt, gouaille ou taquinerie, plus rarement explosion de mauvaise humeur. Il s'en prenait volontiers aux « œuvres médiocres signées d'un grand nom ». Il ne lui déplaisait pas de « dégonfler la baudruche ». Je ne sais ce qu'il pensait du « style académique », et ce ne serait peut-être pas le lieu de le rechercher. Il aimait la précision, la netteté, l'absence de bavures. Cela est évident à quiconque a parcouru

ses écrits, qu'il s'agisse d'une note à *Pourquoi pas?* au *Scalpel* ou à l'*Éventail*.

Ses qualités d'écrivain s'effaçaient avec le plus grand soin dans ses traductions : les *Mimiambes* d'Héronidas, les pièces de Térence, les *Élégies* de Tibulle et de Propertius, des *Satires* de Juvénal ou des *comédies* de Plaute : Une bibliothèque qu'il s'était choisie, et à laquelle je voudrais joindre, s'ils avaient été réunis en volume ses articles au *Petit Bleu*, à la *Revue de Belgique* ou à l'*Indépendance* et les pages qu'il donna à la *Jeune Belgique* ou à *Antée*.

Émile Boisacq eût pu être un journaliste redoutable ; il préféra se vouer à la philologie. Mais avouerais-je que ce qui me paraît par-dessus tout attachant en lui, c'est que jamais ses études ne l'écartèrent de la vie ? Littérature et linguistique, histoire de l'art et antiquités ne font jamais d'Émile Boisacq un austère pédant. Il aime les conversations amicales — *inter pocula*, comme on dit. Sa verve caustique et son humour font jaillir les boutades, les anecdotes et les saillies. Il a horreur des banalités bourgeoises, ce que nos sociétés accoutumées à l'ennui appellent « le sérieux ». Il a conservé jusqu'à la fin une étonnante jeunesse intellectuelle et une vivacité gauloise. J'en parle d'après des témoins dignes de foi : il était le moins « conformiste » des professeurs de son temps.

J'aimerais de tout cela pouvoir donner des exemples. Hélas, ceux qui auraient pu m'en fournir, se sont si bien retranchés derrière le secret et le mystère que je dois m'en tenir à mon propre souvenir. Il est si mince qu'il me faut excuser si je le gonfle quelque peu.

* * *

La dernière fois que j'approchai Émile Boisacq, c'était à son domicile, au cours des opérations d'un jury de philologie. Sans doute, vous souvenez-vous de ces réunions, mon cher Delbouille. Nous avons confronté les mérites d'œuvres importantes ; et, soudain, à propos d'un ouvrage particulièrement érudit et savant qu'on lui soumettait plus spécialement, Émile Boisacq grommela dans sa moustache : « de la littérature, de la littérature » ; et à cette condamnation il n'ajouta pas un mot.

L'un de vous, Messieurs, prétendait, il n'y a pas longtemps,

condamner un écrit (d'un autre genre) en déclarant : « Ce n'est pas de la littérature ! » Et l'on pourrait croire qu'entre ces deux jugements il y a seulement l'opposition habituelle à la rencontre entre les philologues et ceux que vous appelez curieusement « des littéraires ». Or, un écrivain, Jean-Paul Sartre, formule son mépris pour certains livres en déclarant : « Ce n'est que de la littérature » !

Querelle, dira-t-on, qui nous rapproche des *Fleurs de Tarbes*. J'en conviens. Mais ne serait-ce pas le lieu de tenter une sorte de réconciliation entre les adversaires ?

Peut-être est-ce le moment d'introduire un petit épisode. Je me figure qu'il apportera quelque complément à nos réflexions.

Un de mes vieux collègues — homme d'ailleurs du plus grand mérite dans sa partie — me disait naguère et sans le moindre esprit de paradoxe : « Moi, mon cher, je ne lis jamais que des chefs-d'œuvre... »

— « Comment l'entendez-vous ? » lui dis-je.

— « Eh bien, tel que je vous l'affirme : je ne lis que les plus grandes œuvres des plus hauts esprits. Et je vous envie d'y passer tout votre temps ».

Je lui répondis : « Hélas, je dois vous décevoir : l'histoire littéraire ne se fait plus uniquement au moyen des grandes œuvres, mais de toutes celles qui furent lues — et même peu lues. Or, celles qu'on lit le plus, n'ont souvent aucune valeur esthétique. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'on les a tôt oubliées... Mais il arrive que leur esprit ou leur accent (si médiocre soit-il) marque, sans qu'elles le sachent, de grandes parties de la société ».

— « Comment ? dit-il. Vous ne prétendez pas, j'espère, qu'il restera quelque chose des niaiseries qu'on lit aujourd'hui, si j'en crois les étalages des libraires, en beaucoup plus grand nombre que les œuvres solides et profondes ? »

— « Je crains de vous faire encore de la peine, mais je suis persuadé qu'il en restera quelque chose : au moins une vulgarité, un laisser aller, un intérêt pour certains thèmes, un romanesque qui marquera notre époque et de là fera retour à la littérature ».

Ces lectures sont-elles pour nous perdues, auxquelles nous ont

poussé le hasard, une soirée de désœuvrement, un voyage ? Collections populaires, collections d'aventures, collections sentimentales, *Bibliothèque de ma fille*, *Bonne Presse*, *Femmes de France...* etc. Je m'en voudrais d'oublier les trésors des vieux greniers, où nous n'avons guère laissé que Georges Ohnet et les romans vraiment périmés (d'hier et d'avant hier). Déjà nous avons repris les Paul de Kock et les Dumas père. Combien d'autres vont suivre ?

Après avoir recompté les livraisons de *Lord Lister*, les *Sherlock Holmes* ou les *Arsène Lupin*, ne nous vient-il pas à l'esprit que ceux qui sont devenus de grands écrivains, les ont lus comme nous ? Combien de chefs-d'œuvre n'ont-ils pas dans leur ascendance des ancêtres douteux ? Les grands seigneurs du feuilleton, Xavier de Montépin, Eugène Sue, Pierre de Courcelle, n'ont pas tous eu les honneurs que des poètes d'aujourd'hui rendirent à *Fantômas*. (Je pourrais citer ici des passages célèbres de Blaise Cendrars, de Max Jacob, d'Apollinaire et de tous leurs amis). Oserons-nous désormais considérer comme « mauvaise littérature » tout cela qui a retenu des lecteurs sensibles et intelligents, tout cela qui inspire quelques-uns des esprits les plus aigus de notre temps ?

Qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas intérêt pour une forme du mauvais goût, comme certains le prétendent ; mais sans doute, vue profonde, plus profonde que celle du commun des lecteurs. Songeons à Rimbaud : « j'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs ».

Mais alors, me dit-on, cette généreuse attention du philologue, vous l'accorderez à tout écrit, connu ou oublié, ancien ou récent ? N'est-ce pas dire qu'il n'y a pas de « mauvaise littérature » ? Et comment ferons-nous notre choix, puisqu'on ne saurait tout lire ? A qui, me diront les membres des jurys, donnerons-nous nos prix ? Qui encouragerons-nous ?

Nouvel aspect du problème : comment reconnaître la bonne littérature ? Vous y prendrez-vous comme fait la « Postérité », en tâtonnant ? Je ne sais si ce serait la meilleure méthode.

Elle est bien changeante, cette postérité qui nous rendit, après un long oubli, Scève et Nerval, Sponde et bientôt Chassignet... Et, pour faire place à ceux-là, ne dûmes-nous pas lâcher, par exemple, les *tragédies* de Voltaire qu'on prit longtemps pour des chefs-d'œuvre, ou les *chansons* de Béranger, le premier « primaire officiel de la littérature française », les *Odes* de Lebrun qui fut Pindare, et tout l'abbé Delille qui fut « prince des poètes » ? Et qui s'en plaindra ?

Dirons-nous donc « mauvaise », la littérature que certains considèrent comme honteuse, parce qu'ils se cachent pour la lire ? Amateurs de romans à couvertures illustrées, violemment colorées, aurons-nous l'impression de nous abandonner à une tentation dégradante ? Au philosophe qui, dans le train, lit *le Bossu* en l'enveloppant d'un journal pour qu'on ne puisse voir à quel ouvrage « frivole » il consacre ses loisirs, j'aimerais signaler que des livrets populaires ont acquis, par la reconnaissance des siècles, une place éminente. Rabelais ne se cachait pas pour lire les almanachs, que méprisaient ses confrères en humanisme ? Ils s'en inspiroient. N'était-ce pas agir comme font nos auteurs modernes lorsqu'ils se nourrissent de Gaboriau, ce « bel écrivain », ou qu'ils s'extasiaient comme le fit Cocteau (je cite textuellement) sur « l'admirable mort d'Isabelle des Guerrets » dans *Fantômas* ?

Que signifie le succès ? L'accueil fait à un ouvrage prouve-t-il qu'il soit bon ? Jean Paulhan fait le point avec exactitude : « Chacun sait qu'il y a, de nos jours, deux littératures : la mauvaise, qui est proprement illisible (on la lit beaucoup). Et la bonne, qui ne se lit pas ».

Illisible, la mauvaise littérature ? Et si elle a son utilité ? Et si, comme on dit, il en reste quelque chose ? Au nom, cependant, d'une certaine rigueur des termes, il faut la dire illisible puisqu'elle ne procure pas les joies classiques de la lecture. Le fait que tout le monde la consomme, marque bien qu'elle répond à une sorte de nécessité. Elle finit, quoi qu'on avoue ou n'avoue pas, par faire les délices de ceux qui s'en servent.

Cela va si loin qu'il se trouve des critiques pour faire état du succès (comme ils disent) et pour rejeter ouvertement toute œuvre d'audience limitée. Avec quelle secrète révolte ils ont

fini — après avoir refoulé leurs rires et leur dégoût — par s'incliner devant Mallarmé. Ils disaient aussi que seul le snobisme pouvait prôner Valéry. Mais voici que Valéry, comme Rimbaud ou Mallarmé, fait les beaux jours de nos Universités, voire des collèges.

Un peu de recul a permis au lecteur moyen de s'étonner des bévues des critiques. Qui, aujourd'hui, ignore qu'Anatole France croyait devoir exclure Mallarmé du Parnasse ? Après avoir lu Verlaine, que nul aujourd'hui ne songe plus à trouver obscur, Jules Lemaitre, qui pourtant ne manquait pas de finesse, s'exclamait : « O ma tête !... »

Chaque fois qu'un écrivain dépassera en profondeur, en originalité ou en « invention » ce dont se délecte un public paresseux ou obtus, vous verrez les critiques s'évertuer à les tourner en ridicule, ou proclamer qu'ils n'écrivent que pour un public de snobs ou de ratés. Ils parlent de chapelles d'initiés, de décadence, parfois de préciosité, d'extravagance et de folie. Leur arme de combat est la Raison. Ils se figurent, comme le faisait Voltaire, que tout est dans la Raison. Cela leur permet de faire la moue à bien des choses qui dépassent la raison ou y échappent, et spécialement à la mystique, la poésie, la sensibilité, et la vie elle-même. Cela leur permet aussi d'encourager des petits travaux vulgaires, toute une littérature mort-née pour laquelle les jurys ont un goût presque unanime. (On se met plus facilement d'accord sur des médiocrités que sur des sommets). Ils arrivent si bien à brouiller les choses que l'on pourrait dire : « la mauvaise littérature méprisée par les beaux esprits est bien agréable. Ce qui est désagréable, c'est *leur* bonne littérature » (1).

Que conclure ?

D'une part, dans la littérature qu'on lit, il y a bien des moments où, malgré ses défauts, on est tenté de ne pas la considérer comme mauvaise. D'autre part, dans celle qu'on ne lit pas, bien des choses seraient lues si le niveau du public, même cultivé, pouvait s'élever.

(1) Cette phrase de Jean Cocteau (*Le Coq et l'Arlequin*) est appliquée ici à la littérature, alors que dans l'original elle concerne la musique.

- Mais alors, où se trouve la « mauvaise littérature » ? Ne se rencontre-t-elle jamais parmi les œuvres qu'on ne lit pas ? N'y a-t-il pas de littérature dont on puisse dire qu'elle est à la fois illisible et ignorée du lecteur ? Certes, mais ce n'est pas une question de genre.

Tel qui a tout fait pour flatter le public et qui n'est pas parvenu à se faire lire. Tel autre, travaillant dans le genre « chef-d'œuvre » et qui ne produit que de la pacotille. Tel qui se fait un nom par des manœuvres publicitaires ou par des procédés d'intimidation, et fournit une denrée frelatée. Charlatans qui enveloppent de leur verbiage une drogue sans vertu. Voilà les « industriels » dont doit se désintéresser l'histoire littéraire. Il lui suffit de signaler que toujours a foisonné — et sans doute foisonnera — cette littérature que, depuis le moyen-âge, débitent des clercs solennels. Comme le disait mon maître Joseph Bédier : « Ce que l'on appelle littérature, n'est que l'art insupportable de déguiser sous les mots le vide de la pensée ». Je ne chercherai pas à la désigner d'un autre nom ; mais peut-être n'est-ce en réalité que de la fausse littérature, une contrefaçon.

· Émile Boisacq avait bien raison de dénoncer, comme il le fit un jour, « ces ébauches maladroitement, où l'on ne trouve ni style, ni pensée, ni imagination ». (Ce sont ses propres paroles). Mais ce n'est pas lui, ni vous, ni moi qui les empêcherons de se multiplier.

Nous ne pouvons, lecteurs, que les fuir si nous craignons l'ennui.

Réception de la Princesse Bibesco

(30 avril 1955)

Discours de M. Carlo Bronne.

Madame,

A défaut de Geneviève de Brabant, que la peinture historique n'a pas cru devoir représenter parmi nos gloires nationales, je voudrais placer mon compliment de bienvenue sous l'invocation de Ste Geneviève, parce qu'elle est la patronne de Paris qui vous doit un livre charmant et parce que, dans la fresque du Panthéon, Puvis de Chavannes lui a donné les traits d'une belle Moldave, Marie Cantacuzène, qu'il épousa dans la suite.

La Montagne Ste-Geneviève était, pour les vôtres, une enclave roumaine dans Paris. Vos neuf oncles, tant du côté paternel que maternel, vécurent au Quartier latin ; c'était une tradition familiale, comme d'être ministre. Jean Lahovary, votre père, le fut, après avoir été lauréat du Concours Général au lycée Louis le Grand ; son frère, Alexandre, reçut le portefeuille de la Justice à 25 ans ; votre oncle Jacques détenait celui de la Guerre lorsqu'il négocia la reddition du cuirassé « Potemkine ». Quant au quatrième, Constantin, que vous avez dépeint sous le nom de M. Lescaut, il ne s'intéressait qu'aux portefeuilles des marchands d'estampes. Commentateur de Voltaire et voltairien, il partageait son existence entre le jardin des lettres et le jardin du Luxembourg et vous donna, en mourant, la plus éclatante marque d'affection dont il fût capable : il vous légua son grand Littré.

Vous aviez six ans quand vous avez quitté votre Bucarest natal, pour accompagner votre père, chargé de représenter son pays en France. Votre grand'mère, Élisabeth de Millo, était de souche provençale. Appartenant à la fois à la Grèce, à Venise et

à Byzance, votre mère, née princesse Mauracordato, avait passé à Paris sa jeunesse ; la vôtre y découvrit la poésie et M. de Chateaubriand. Fillette, vous récitiez devant la mer Noire la ballade de Geoffroy Rudel à Mélisande. En visite chez une vieille tante, sourde et fort ennuyeuse, vous dévoriez, cachée derrière un fauteuil, les *Mémoires d'Outretombe* ; de l'une de vos héroïnes, qui vous ressemble comme une sœur, n'avez-vous pas dit : « Elle aima René et la Sylphide à l'âge où les filles n'aiment communément que le frère de leur amie et cette amie elle-même. Elle fut Amélie, elle fut Atala ; elle se questionna sur l'état de son cœur comme les filles des guerriers Muscogulges » ?

Est-ce derrière ce fauteuil que s'éveilla votre vocation ? Le succès de votre premier livre vous fit aussitôt penser à la postérité, quoique vous n'eussiez que dix-huit ans. Par testament, vous exprimiez le désir qu'on n'inscrivît sur votre tombe qu'un seul titre : « écrivain français ». Lorsqu'un grave accident faillit réaliser prématurément ce vœu — et nous empêcher de réaliser le nôtre — vous poussâtes la conscience dans l'inconscience jusqu'à divaguer en français. Personne ne contestera que si le français n'est pas votre langue maternelle, nulle fille adoptive ne pouvait lui faire plus d'honneur.

En entrant, à l'âge de Juliette, dans l'illustre famille des Bibesco, anciens hospodars de Valachie, vous confirmiez votre nationalité roumaine en même temps que votre attachement à la France, car votre mariage vous faisait la bru de Georges Bibesco, membre de l'Institut, ayant combattu sous l'uniforme français au Mexique, en Algérie et à Sedan, la nièce de Nicolas Bibesco, aide de camp du général Trochu, qui baptisa sa fille Catherine Paris parce qu'elle avait vu le jour pendant le siège, et la cousine germane de celle qui se proclamait « inutile mais irremplaçable », Anna de Brancovan, comtesse de Noailles.

Il ne vous déplaira pas que je cite enfin une femme dont le nom nous est doublement familier : Valentine de Caraman-Chimay, princesse Bibesco, votre belle-mère à laquelle vous avez voué une affectueuse admiration. Ainsi, Madame, en rejoignant parmi nous l'ombre menue et volubile d'Anna de Noailles et le souvenir des princes de Chimay, vous pouvez vous convaincre que vous restez en famille.

« Je songe, avez-vous écrit, à toutes les maisons qu'on abandonne comme sa maison d'enfance pour aller à la vie, aux chambres où l'on a connu cette mystérieuse veillée qui précède les événements et dont on repassera le seuil, la rencontre faite, la destinée accomplie ».

Il est, hélas, des maisons dont on ne repassera plus le seuil. Vous avez décrit avec beaucoup de sensibilité *Isvor*, le pays des saules, où sous Louis XIV un Brancovan, plus tard décapité par les Turcs avec tous ses fils, construisit *Mogosëa*, « le palais de printemps ». Vous partagiez vos vacances entre ce domaine et celui de vos parents, *Posada*, dans la forêt des Carpathes, où s'arrêtait souvent sur le chemin de Sinaïa la future reine Marie.

Terre promise aux invasions. L'un de vos amis, lord Tyrrell, a fait une remarque désabusée : « L'histoire se répète. Ce qu'il y a de contrariant, c'est qu'elle a pris l'habitude de se répéter au cours de notre propre vie ».

La guerre de 1914 trouva Carol 1^{er} sur le trône de Roumanie qu'avait refusé le comte de Flandre, son beau-frère. Le roi mesurait parcimonieusement ses faveurs. Enfant, il vous donnait un doigt ; il vous en donna deux quand votre père devint ministre. Lors de vos fiançailles, il vous en offrit trois ; il ne vous tendit la main entière que lorsque l'Académie française vous eût, à votre tour, couronné.

Carol 1^{er} avait conclu un traité secret avec la Triplice. L'honneur de l'éminent homme d'État que fut Jean Lahovary est d'avoir réussi, malgré le traité, à ranger son pays au côté de la France. Il quitta ce monde en 1915 ; peu après, vous quittiez vous-même votre patrie, expulsée par l'ennemi de l'hôpital que vous dirigiez à Bucarest.

Déjà, votre carrière littéraire avait débuté. Avec votre mari, qui allait être l'un des pionniers de l'aviation, et le correspondant du *Temps*, Claude Anet, vous aviez parcouru la Perse en auto. L'auto, en 1907, était encore un sport. Vos dix-sept ans éblouis avaient surtout fréquenté à Ispahan et à Khoum les chats, les poètes et les roses. A Trébizonde, vos yeux avaient cherché, à l'une des fenêtres du château, Agnès de France, fille de Louis VII, que chérissent deux empereurs byzantins. A Constantinople, la rumeur nocturne des trois villes était montée vers votre balcon ;

vous aviez aimé la mosquée des Tulipes et les roses des tapis vénérables, les caïques pareils « à des clairs de lune obscurs » et les cippes funéraires qui partout, sur les remparts, dans les carrefours, mêlent la douceur du repos à la chaleur de la vie. Sur les hauteurs d'Eyoub, d'où l'on voit à travers les tombes étinceler la Corne d'Or, une jeune voyageuse mesurant, avec une précoce lucidité, l'accablement de l'histoire et la fugacité du temps, avait enlacé la dernière stèle plantée au bord de la falaise et les morts l'avaient entendu murmurer : « Des jours si nombreux séparent ma jeunesse de la destruction que je pense user à les vivre mon désir de ne pas mourir ».

De cette randonnée orientale et sportive naquit les *Huit Paradis*. Les Musulmans croient qu'il y a sept enfers et huit paradis parce que la bonté de Dieu surpasse encore sa justice. La louangé de la critique surpassa sa surprise. « Huit paradis, constata R. de Gourmont, cela fait beaucoup de bienheureux » et Jean Moréas reconnut dans votre style « la sévère architecture de la rose ».

Quand on considère les quelque vingt-cinq ouvrages qui ont suivi celui-ci, on ne peut manquer d'être frappé par le fait que beaucoup relèvent d'une sorte de reportage supérieur. C'est un genre où n'excellent que les maîtres et dans lequel on a pu classer le *Récit de Thérémène*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et les *Promenades dans Rome*. De vos courses à travers l'univers, vous avez rapporté *Jours d'Égypte* et *Croisade pour l'Anémone*. L'art du témoin de son époque consiste à être là où il se passe quelque chose : à Constanza, lors de l'ultime voyage de la famille impériale de Russie, au Vatican lorsque le Cardinal Pacelli, secrétaire d'État, s'agenouille aux douze coups de midi, à Westminster quand prennent la garde à minuit autour du catafalque de Georges V quatre officiers inconnus de la foule : les quatre fils du roi.

L'auteur des *Images d'Épinal* et des *Feuilles de Calendrier* était parmi les convives de Ramsay MacDonald le soir où Charlie Chaplin ne put, les larmes aux yeux, amuser les aveugles, « les seuls gens au monde pour lesquels un mime ne peut rien », et où le premier britannique le consola en ces termes : « Un chef de parti, souvent, parle à des sourds ».

Les milieux de la haute couture vous doivent un essai pénétrant : *Noblesse de robe*. Cruel, parfois, pour les clientes, non pas

pour les créatrices qui, depuis la petite-main jusqu'à la modéliste, « savent ce qui se fait, parce que, contrairement à beaucoup de femmes, elles savent ce qu'elles font ».

Quelle galerie de portraits votre plume a alignée ! Lord Thompson of Cardington, pair travailliste, ministre de l'Air mort dans les airs, Lyautey qui reçut de vous cette dédicace : « Au royaliste qui donna un empire à la République », Claudel qui vous dédia l'une de ses odes, Anatole France qui faisait pleurer Mme Arman de Caillavet et Katia, le tendre amour d'Alexandre II sur qui vous avez fait pleurer toutes les midinettes de France.

Grâce à vos cousins Antoine et Emmanuel Bibesco, chez qui fréquentait le meilleur de l'intelligence française, vous avez connu Marcel Proust. Votre apparition l'avait fait songer à une matinée de printemps. La sienne, à un bal où il était entré « livide et barbu, le col de son manteau relevé sur sa cravate blanche » vous avait donné le frisson ; « il avait l'air d'être venu avec son cercueil ».

Trois de vos ouvrages sont issus de ces relations : la *Duchesse de Guermantes*, c'est-à-dire la Comtesse de Chévigigné, dont notre confrère et compatriote Francis de Croisset était le gendre, *Au bal avec Marcel Proust* qui contient une correspondance précieuse et le *Voyageur voilé* où passe l'ombre lumineuse d'une autre Belge, la Comtesse Greffulhe.

M^{me} de Chevigné refusait de s'identifier avec Oriane. Son adorateur lui paraissait snob et elle qualifiait durement ses allures souffreteuses de « moribondage ». Proust s'était rendu compte de l'espèce de contraction que vous aviez ressentie à son aspect. Au sujet d'*Alexandre Asiatique*, cette « petite boîte pour laquelle vous aviez abattu une forêt », il vous écrivit pourquoi il ne pouvait goûter pleinement ce livre :

« Rien ne m'est plus étranger que de chercher dans la sensation immédiate, à plus forte raison dans la réalisation matérielle la présence du bonheur. Une sensation si désintéressée qu'elle soit, un parfum, une clarté, s'ils sont présents, sont encore trop en mon pouvoir pour me rendre heureux. C'est quand ils m'en rappellent un autre, quand je les goûte entre le présent et le passé... qu'ils me rendent heureux. Alexandre a raison de dire que cesser d'espérer, c'est le désespoir même. Mais si je ne cesse

de désirer, je n'espère jamais. Et peut-être aussi la grande sobriété de ma vie sans voyages, sans promenade, sans société, sans lumière, est-elle une circonstance contingente qui entretient chez moi la pérennité du désir ».

A l'opposé du claustré volontaire s'épuisant à remonter le cours du temps pour le retenir, la jeune femme comblée de dons, que R. de Montesquiou peignait en robe du soir, parée d'émeraudes comme de « gouttes de forêt, d'espérance et de mer », ne pouvait que se livrer au délice de vivre. L'un quêtait le passé, l'autre l'avenir pour fixer le présent. « La disposition foncière de mon âme, lit-on dans *Croisade pour l'anémone*, c'est le besoin d'enchaîner ; je veux la suite. Il me faut un commencement, et que rien ne finisse. Le travail particulier de mon esprit, c'est le geste d'enfiler un collier de perles, une augmentation qui revient sur elle-même. Les jours de pluie, dans mon enfance, du fil, une aiguille, une boîte de perles de verre m'ont fait connaître le bonheur. Donner à une perle la perle suivante. Nouer, ne jamais rompre, aller plus loin, ajouter mais sans rien perdre, ce furent mes plaisirs. La continuité dans la diversité, telle était ma vocation ».

Cette profession de foi, vous ne l'avez pas reniée. Dans l'église de vos amitiés, la chapelle la plus fervente est placée sous le vocable de l'abbé Mugnier.

Curieuse sensation que de devenir, tout vif, un personnage littéraire ! L'abbé Mugnier l'éprouva ; il put contempler son reflet, plus ou moins fidèle, dans *le Cercle de famille*, d'A. Maurois, dans *la Nuit d'Orage* de G. Duhamel, dans les romans de H. Lavedan et de J. E. Blanche, Vous avez tracé de lui deux images : l'une, simple esquisse, est l'abbé Mésange de *Catherine Paris*, l'autre, la *Vie d'une amitié*, est un portrait en pied.

Le culte de Chateaubriand vous avait rapproché de l'abbé ; vous deviez le conduire en Angleterre à travers les soupentes de l'exil et, dans l'enclos de Picpus, parmi les fosses de la légitimité. Chez celui qui avait converti J. K. Huysmans et adouci les derniers moments de Proust et d'Anna de Noailles, la tendresse se dissimulait sous l'esprit, l'âme de St François sous le toupet de Riquet-à-la-houpe. Beaucoup d'artistes et de gens du monde lui devaient, disait-on, leur salut « in extremis » ; il avait

aussi, dans les taudis, assisté les mourants dont on ne parle pas. Son expérience psychologique se traduisait en définitions lapidaires. De Mac Mahon, il disait : « c'était une oie belliqueuse ». De Francis Jammes : « un faune de sacristie ». De Versailles, avant qu'il ne fût conté : « Cette absence ». Parmi les mots que vous avez recueillis de ses lèvres malicieuses, il en est un qui le résume et illustre l'éternelle rivalité de la science et de la conscience.

Un médecin se vantait devant lui des méthodes modernes : « Les femmes ne vont plus se confesser chez vous, elles viennent se faire psychanalyser chez nous ».

— C'est vrai, répondit l'abbé, mais vous, vous ne pardonnez pas ! »

Pendant près de trente ans, vous avez échangé avec ce sourcier spirituel une correspondance qui honore à la fois l'amitié et les êtres entre lesquels elle se noua.

Il serait surprenant que, romancière, vous n'ayez pas parlé de l'amour, non pas de l'amour universel que prêchait l'abbé Mugnier, mais de celui que P. J. Toulet comptait parmi les *Trois impostures*.

Vous en avez parlé fort bien, encore que sans beaucoup de conviction. Les seuls amants qui, dans votre œuvre, ne soient pas déçus, ne se rejoignent qu'à la fin d'une vie d'attente et la mort les sépare après quelques mois ; l'exemple n'est pas concluant. *Égalité* traite de l'inégalité sociale dans l'amour : la racinienne princesse de Lambesc et le député socialiste Pierre Caniot se heurtent à des préjugés de classe que la pureté des sentiments est impuissante à vaincre. La république n'admet plus les pompes de la royauté que pour les pompes funèbres ; elle n'en conserve pas moins une sorte de coupable regret. L'histoire contemporaine nous a montré quelques ministres de gauche séduits par le faubourg St-Germain et quelques duchesses d'autant plus rouges qu'elles voulaient faire oublier leur sang bleu. L'épigraphe du livre rappelle un antécédent quasi impérial. L'antiquité en fournirait d'autres ; l'une des scènes les mieux venues décrit l'arrivée au château d'Elbœuf de Pierre Caniot, devenu ministre de la Guerre, accueilli officiellement par la princesse de Lambesc

devant une tapisserie où la veuve de Darius, captive d'Alexandre, est contrainte de recevoir sous sa tente la visite du vainqueur.

· Votre enfance fut attristée par la perte d'un frère — né à Spa — emporté à 8 ans par la fièvre typhoïde : « Maman, disait-il, cela m'ennuie de mourir ». Le *Perroquet vert* développe, « dans une famille nombreuse composée de personnes solitaires », le thème du fils disparu, dont la fin a tué dans le cœur des parents les frères et sœurs survivants.

· Plus encore que la mort d'un enfant, c'est la mort du désir qui est la trame du roman. Sur le point de recevoir enfin l'oiseau des îles dont elle rêvait depuis des mois, une petite fille se le voit retirer par un père égoïste. Le désappointement la détournera à jamais de désirer, par crainte de souffrir. Elle renoncera même à l'amour, en désespérant par avance : « Celui qui l'épousera, cessant d'être étonné par sa beauté, bientôt cessera de la voir ; devant un miracle quotidien, il n'aura plus la force de croire aux miracles ».

· Sans doute l'émerveillement devient-il difficilement une habitude. Vos héroïnes réclament des miracles permanents parce qu'elles peuvent en accomplir d'éphémères. Hélas ! les miracles qui se prolongent ne sont plus des miracles, et le bonheur ne suffit pas toujours pour rendre une femme heureuse.

· Peut-être ces créatures absolues exigent-elles trop de notre imperfection ? S'il faut les en croire, la chasse et la guerre sont seules susceptibles de fixer les affections masculines : « Ils tuent de compagnie, et rien ne lie les hommes davantage ».

· Peut-être aussi, car les perroquets verts n'échappent pas qu'aux filles, sont-elles trop promptes à se reprendre, par dépit ou par lassitude. C'est quand une femme décide de ne plus donner que, par un cruel paradoxe, elle demande à l'homme d'accepter.

· Du moins, Madame, serai-je d'accord avec vous sur ceci : « Paris est le lieu du monde où l'on se passe le mieux de bonheur ». Vous en jugez, il est vrai, par l'endroit unique où vous demeurez et dont Ronsard disait déjà :

Vas où le cours de Seine en deux bras se divise,
Baignant ce grand Paris...

A la proue de l'île St-Louis, nef amarrée en plein milieu de la ville à la nef, votre maison est « une lanterne posée sur l'eau... un moulin sans meule, une maison pour Mélusine faite comme un clepsydre pour voir s'écouler le temps ». Comme un capitaine à sa passerelle, vous suivez, de votre table de travail, les « mouvements des remorqueurs et des péniches et les amoureux gentils de ce quartier pauvre qu'attire à la pointe de l'île le sentiment de l'infini ».

Si vous sortez, vous croisez sur les quais provinciaux les anciens habitants du quartier : Félix Arvers, Baudelaire et Thomas de Quincey, Voltaire, Philippe de Champaigne. Cette cohorte inoubliable s'est augmentée, grâce à vous, d'une silhouette exquise, *Catherine Paris*. Comme vous née à Bucarest, elle a connu l'ivresse d'avoir seize ans à Paris :

« Un jour de printemps, Catherine crut pour la première fois que tous les passants la reconnaissaient. Ils la regardaient venir en souriant... Comme elle marchait à contre-jour, au grand soleil, elle vit à ses pieds, sur l'asphalte éblouissante, l'ombre des hommes qui se retournaient. Elle fut saisie d'une joie subite ; il lui semblait tout à coup n'avoir que des amis... Seulement, elle ignorait le nom de ces amis nouveaux... ce n'étaient cependant jamais les mêmes. Au lieu d'une demande, elle en eût mille, de celles que les yeux font et que les yeux refusent... Mais tant de partisans ne font pas un parti, et l'on n'épouse pas une ville ».

Ainsi que vous guettiez Agnès au donjon de Trébizonde, vos lecteurs guettent maintenant le profil de Catherine derrière les vitres de sa maison de l'île St-Louis, votre maison, à laquelle vous avez prêté le décor de l'hôtel Lambert, tout proche, pour y situer ce que je tiens pour votre chef-d'œuvre.

Catherine Paris, ce n'est pas seulement, à l'antique, l'offrande d'une vierge à la cité, c'est un adieu à l'Europe disparue, l'Europe de Chateaubriand et du Congrès de Vienne ou régnaient la langue et l'esprit français. Qui pouvait mieux en porter témoignage que la jeune étrangère transplantée dans le « coin Matignon » ? Maria Robinet, « cette vieille paysanne des environs de Bourges, qui pensait en cathédrale, mit dans l'âme d'une petite fille dacquoise le sentiment du mystère français ». M. Beau, son précepteur infirme, lui fit « une mémoire française, triomphant en

secret de ces générations d'une autre race qui l'avaient engendrée... Si Paris était propre sous ses pieds d'enfants, Catherine le devait à Philippe-Auguste... Depuis Clovis jusqu'au baron Hausmann, elle se sentait redevable de quelque chose à chacun... Tous les actes dont elle eût souvenir, comme s'ils eussent été des faits de sa propre vie, longue de dix siècles, furent des actes français ».

Lorsque le mariage fit entrer Catherine dans l'une des grandes familles internationales auxquelles le Gotha sert de Bottin, elle porta à travers l'Europe d'avant 1914 le prestige d'une culture qui n'était pas la sienne mais qu'elle s'était si bien assimilée qu'on la lui enviait. « Elle fut condamnée par les Françaises parce qu'elle était étrangère et par les étrangères parce qu'elle leur paraissait française ».

Qu'elle est près de nous et qu'elle est loin cette Europe monarchiste et bourgeoise ! Vous avez crayonné de chaque capitale un croquis à l'emporte-pièce : Vienne ou le canapé, Berlin ou la guérite. François-Joseph, poli et commun, « avait assez vécu pour ressembler à tout le monde ». L'héritier du trône, François Ferdinand, avait épousé la Chotek pour échapper aux archiduchesses. Si ses manières étaient mauvaises, sa politique était bonne ; il voulait fédérer l'Empire et se faire aimer des Tchèques, des Ruthènes, des Roumains et des Slovaques.

La Cour de Guillaume II faisait penser à une cour martiale ; rien ne s'y effectuait sans claquer des talons. L'empereur, en rappelant qu'il descendait de Coligny, offrait ingénument de régénérer la France. A St-Petersbourg, un moine démoniaque faisait tourner les têtes et les tables. « Le dernier détenteur du pouvoir absolu cherchait à connaître l'avenir parce qu'il était impuissant à le créer... Il s'entêtait à demander la communication avec l'au-delà. Mais les morts ne renseignent bien que sur le passé et ne parlent jamais qu'avec d'autres morts ».

Sur cette société en désagrégation, dont Catherine raillait doucement le vaniteux déclin, l'intelligence française gardait son emprise. Nous n'avez pas peu contribué à la servir et à la répandre. C'est le privilège de la France de gagner des amis qui l'aiment autant et parfois mieux que ses propres enfants.

Un écrivain de chez nous a joué au XVIII^e siècle le rôle

que vous avez tenu au XX^e. Le prince de Ligne qui, de par ses alliances, se trouvait partout chez lui, fut également un grand voyageur et un grand reporter. Il incarna l'Europe française de l'ancien régime à une époque où l'incomparable clarté de la langue d'Arouet et de Jean-Jacques en avait fait le véhicule des idées de tous les peuples.

L'apparente frivolité du maréchal ne l'empêchait pas d'être perspicace ; il pressentait l'imminent bouleversement social et l'éveil des nationalités. S'arrêtant, au retour d'une campagne d'Orient, près d'une fontaine de Jassy, capitale de la Moldavie, il admirait le charme des paysannes en costumes brodés et souhaitait, 75 ans avant qu'elle lui fût accordée, l'émancipation de la Roumanie : « Donnez l'indépendance, ou tout au moins l'autonomie, à ces pauvres Moldaves. Qu'ils se gouvernent eux-mêmes. J'aime tout en eux, et surtout leur langage qui rappelle qu'ils descendent des Romains ».

Entre l'Europe du prince de Ligne et celle de la princesse Bibesco, un siècle de délire nationaliste a multiplié les catastrophes, gonflé les motifs de division et ignoré les raisons de s'entendre. Aujourd'hui que le péril est davantage extérieur qu'intérieur, la conscience européenne renaît. Vous n'avez pas cessé de mettre en relief les valeurs communes et vous y travaillez encore puisque votre prochain recueil de souvenirs s'intitulera la *Nymphé Europe*. Dans le pays de carrefour où nous sommes, on ne saurait être indifférent à ce qui rend les nations solidaires les unes des autres, à ce legs d'humanisme dont les lettres françaises constituent l'un des plus purs ferments de civilisation. C'est pourquoi l'Académie belge qui vous accueille, Roumaine succédant à un Canadien, a voulu honorer en votre œuvre l'universalité de la langue française.

Pour les sceptiques tels que Bertrand Russel, il ne saurait y avoir d'unification que par la force. Les forces portent souvent des masques ; l'un se nomme la peur ; l'autre la beauté.

Si le vieil Occident, dont vous avez dénombré les enchantements et les ruines, mesurait plus consciemment l'héritage de grandeur qui l'unit, ses divergences politiques et religieuses ne lui sembleraient plus inconciliables. Il se persuaderait que, si l'art et la littérature ont triomphé des frontières, chacun, fran-

chissant les frontières de soi-même, peut aussi arriver à connaître, à comprendre son voisin, et comme disait l'abbé Mugnier, à aimer l'idéal des autres. La paix des peuples et des cœurs est à ce prix.

Un jour qu'ayant gravi ce que vous appelez, Madame, votre escalier de meunier, j'avais le privilège de contempler, du logis de Catherine, le plus humain des paysages de pierre et d'eau, le soleil, sur le coup de midi, perça la brume et glissa sur la ville. Comme on suit d'un doigt les traits d'un visage aimé, il caressait d'une main de lumière les toits, les façades, les berges du fleuve. A ce moment, les cloches de St-Gervais, de Notre-Dame, de St-Louis se mirent à sonner, fondant leurs timbres différents dans une inimitable harmonie. Il n'y eut plus qu'une seule église priant dans le ciel de Paris. Le rayon pénétra dans l'appartement où, parmi les cristaux et l'argenterie, se tenait, vivant et digne, un perroquet vert. Il atteignit la table et soudain l'oiseau, en qui vous avez symbolisé le désir, resplendit — comme l'espérance.

Discours de la princesse Bibesco.

Mesdames,
Messieurs,

L'heure désirée est venue pour moi où le devoir de remercier l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, et le bonheur que j'éprouve à le faire, se confondent. Cet honneur, qui vient de vous, dont vous me voyez pénétrée, il est votre mérite, vous en disposiez seuls, et ce n'est pas à votre élue qu'il appartient de discuter votre choix. Il est dans la nature d'un remerciement de libérer en quelque sorte la personne qui le fait de la dette contractée ; mais ma dette envers vous est si

grande que je me propose de vous demeurer reconnaissante : et ce sera pour toujours.

Pourtant la reconnaissance, même gardée au plus profond du cœur, cherche à s'exprimer. Il me faut donc confier à ceux qui m'ont choisie quelques-unes au moins des raisons qui me rendent l'honneur d'appartenir désormais à votre Compagnie, à la fois si sensible et si cher. Vous m'avez appelée à siéger parmi vous au nom d'une Académie qui mérite son titre de royale, car elle ajoute au vieux jardin d'Academos des perspectives magnifiques, qui s'ouvrent comme font les lignes continues d'un jardin à la française, sur le ciel. Et le ciel, c'est toujours l'avenir. La maison qui m'accueille fut bâtie sur des fondations qui lui permettent de s'élever au plus haut dans l'ordre de l'esprit humain. Vous êtes sans frontières. C'est pourquoi vous avez voulu que je succédasse ici — sans pouvoir prétendre à le remplacer jamais — à l'humaniste, à l'universitaire, à l'homme qui s'est montré digne de représenter à la fois parmi vous l'inépuisable génie de la langue française, la fidélité à la patrie intérieure, à son Canada natal, en même temps que la loyauté vis-à-vis d'une Couronne qui mérite qu'on la respecte.

Votre Académie a pour fondateur un héros de légende, dont la statue équestre s'élève sur l'horizon de Paris, à l'orée de la Place de la Concorde, entourée par les arbres en quinconce du Cours la Reine, comme par une armée universelle et toujours reverdissante. Le nom de votre Souverain honore les rues d'autres capitales, sous d'autres cieux, dans un autre hémisphère. Il n'y a pas longtemps, je parcourais à la vitesse du Nouveau Monde, « l'Avenida » Albert I^{er}, à Rio de Janeiro. Entre ce nom et la route qui court le long des vagues retentissantes de l'Océan Atlantique, entre ce héros et ce rivage d'un monde nouveau, s'échangeaient des harmonies d'immensité. Parce qu'il fut un instant de la conscience humaine, parce qu'il eut à choisir entre le juste et l'injuste, parce qu'il incarna, comme la Belgique tout entière, l'impératif catégorique de la liberté, parce que sa voix solitaire s'éleva au-dessus du fracas des invasions et des silences de la mort, l'univers attentif a reconnu dans son appel le son du cor de Roland. Votre fondateur a si bien mérité de sa patrie terrestre qu'il est devenu le symbole

de la patrie commune à tous les hommes qui est leur *conscience*. Et voilà le miracle, et voilà le triomphe de l'esprit. L'inspiratrice, ai-je besoin de la nommer ? Une victoire qui cache ses ailes est parmi nous. Son nom ? « Il est doux et sonore comme ceux des aimés que la vie exila ». Des voix sans nombre le murmurent avec le plus tendre respect, en France comme en Belgique, comme partout en Europe, et au-delà des mers. Mais le cœur des malheureux l'a crié à tue-tête combien de fois, et ce cri ouvre les portes à la charité agissante. Noblesse à l'état pur — celle qui oblige, protège et sert, — la reine Élisabeth a prêté son oreille de musicienne à l'immense symphonie de la souffrance humaine. Elle sait tout de ce que savaient les Saintes Reines de la Légende Dorée pour qui le Pain des Anges se transformait en roses. J'ai retrouvé dans une lettre que m'adressait Monsieur l'Abbé Mungnier, le 11 mai 1929, ces paroles que je demande la permission de citer : « J'ai vu la Reine des Belges dans une réunion charmante de savants et de gens du monde ; elle m'a parlé de l'harmonie qui existe entre la musique et la médecine ». Qui pouvait mieux que cette Reine inspirée, fille d'un Prince qui consacra sa vie au soulagement de nos semblables, frappés au plus délicat de nos sens, la vue — qui mieux qu'Elle pouvait commenter ce mystère familier à la grande civilisation hellénique : le mythe d'Apollon Guérisseur, le dieu de l'harmonie qui donne la lumière, à la fois porte-lyre et médecin, révérend à Épidaure par les disciples d'Esculape, et dont l'emblème était une rose blanche.

J'espère ne pas commettre une erreur d'interprétation en osant vous rappeler que si votre Compagnie fait exception à la loi salique, c'est parce que votre fondateur a voulu que cette loi qui règle chez vous l'ordre dynastique ne s'étendît pas au domaine de l'intelligence. Qui n'y verrait un hommage à Celle qui donne à la nation Belge une si haute idée de la femme. La foi des pays monarchiques repose sur cette vérité que ni la science des biologistes, ni l'expérience des éleveurs et des horticulteurs ne sauraient contester : la transmission du caractère. L'heureuse Belgique est assurée de son avenir par son présent, par son passé, et par la succession admirable de ses souverains.

En m'appelant à prendre place parmi vous au titre des Lettres françaises, vous m'avez donné l'occasion de connaître jusqu'où va

la magnanimité de vos statuts ; à vos membres étrangers vous donnez des droits égaux ; nulle discrimination n'existe entre vos élus et ceux qui les élisent ; ils pourront élire à leur tour ; l'article 12 en particulier provoqua mon admiration, où il est dit que le candidat ne doit pas faire acte de candidature. Quel noble libéralisme dans cette recommandation ! et qu'il est beau de savoir pour, chacun de nous, que nous sommes ici par l'effet d'une faveur offerte et non sollicitée, en vertu d'un choix auquel notre estime de nous-mêmes, notre amour-propre n'a point de part. Les paroles si généreuses que vient de m'adresser votre excellent confrère, Monsieur Carlo Bronne, en m'accueillant parmi vous, me donneraient plus de confusion et moins de fierté si je ne faisais confiance à la rigueur d'esprit du haut magistrat, en même temps qu'à l'intégrité de l'historien accoutumé à l'analyse des textes. Mais le Chroniqueur fidèle que vous êtes, Monsieur, ne saurait renoncer aux enchantements de l'imagination, lorsque vous animez de votre esprit cette Tapisserie royale, où vous nous montrez les grands personnages de l'époque léopoldienne ; quand vous nous invitez à pénétrer avec vous dans la Maison des Mystères de Liège, la ville des Princes Évêques, choisie pour être l'avant-garde de la civilisation ; quand vous nous dites : « les vieilles auberges sont pleines d'histoires merveilleuses », qui ne vous croirait ? Qui ne vous suivrait, quand vous nous ouvrez toutes grandes les portes de l'Hôtel de l'Aigle Noire où l'Europe s'est logée pendant quatre siècles, dans l'espérance toujours renouvelée et toujours déçue, de trouver à l'auberge des Nations ce que chacun y devrait apporter, l'invitation au banquet de la réconciliation générale des peuples, l'esprit de Platon épanoui dans le Christianisme ?

Voilà ce qui animera toujours le génie en partie double de cette Belgique, patrie féconde des arts, qui donne à l'Europe son idéal : l'unité dans la diversité — et l'ornement de ses noces spirituelles, selon Ruisbroek l'Admirable, que ce soit par les tapisseries flamandes de haute-lice, ou par votre incomparable école de peinture, animée par les créateurs d'images les plus éblouissants, pendant une longue suite de siècles, et qui fait retentir votre voix jusqu'à l'extrémité de la péninsule ibérique, dans le Canto Flamenço. Au siècle présent et dans celui qui l'a précédé, la Belgique

à la fois riche et enrichissante, donne à la langue et à la littérature françaises un Maeterlinck, un Verhaeren, un Rodenbach et tant d'autres qu'il n'est pas besoin de nommer à ceux qui veulent bien m'écouter aujourd'hui ; le nom de ces grands et bons serviteurs de la langue française, écrite et parlée, sont dans toutes les mémoires, et nous pouvons dire ici entre ouvriers d'une œuvre qui nous est commune, que l'audience continue. Mon propos ne saurait être de vous louer à vous-mêmes, quel que soit le désir que j'en aie. Car vous ne me le permettriez pas et je vous sais avertis comme moi par cette boutade de Paul Valéry : « Écrivain ?... L'écho répond vain ! » Ce qui charme par-dessus tout dans votre communauté d'esprit, c'est une sorte de détachement, de noble négligence à se faire valoir, comme si la supériorité allait de soi parmi vous, sans ce besoin inquiet de s'entre-affirmer qui engendre la flatterie, l'hyperbole, et pourrait donner naissance à la profession décriée de sycophante.

Mais il faut à présent vous l'avouer ; ma sensibilité particulière et mon admiration en ce qui concerne la Belgique et le caractère belge n'a pas seulement pour origine le récent honneur qui vient de m'être fait par vous. Le nom d'un homme, celui que je porte, fut un exemple de courage pour tout un pays. Nul changement de régime, aucun bouleversement social n'a tenté d'effacer ce nom, celui d'un pilote breveté par Louis Blériot, Vieille Tige de France, gravé sur quatre écriteaux, aux quatre coins du ciel, sur la place où atterrissent encore aujourd'hui les avions, dans la ville où il est né. Cet homme était le fils d'une mère belge. Elle porta sur une terre étrangère ce nom de Chimay qui vous est familier, étant de chez vous. Quand je devins la fiancée de son fils, à l'âge de quinze ans, et sa belle-fille un an plus tard, qui aurait pu dire que mon éducation était terminée ? C'est elle qui me donna mes lettres d'introduction dans le domaine des arts, de l'histoire et même de la politique européenne de son temps. Valentine de Caraman-Chimay alors âgée de 18 ans, accompagna son père et sa mère chez la Reine Victoria à Windsor, où le Prince de Chimay fut envoyé en mission spéciale par le roi Léopold I^{er}. C'est à la jeune fille, portant encore sa robe de bal, au retour d'une fête où sa grâce avait triomphé, où le Prince Consort l'avait fait danser, c'est à Valentine que l'envoyé

du Roi des Belges, profitant de sa belle écriture et de sa vive intelligence, dictait ses rapports à son souverain. Le Prince de Chimay avait fait de sa fille sa secrétaire privée. Léopold I^{er}, l'oncle aimé de la reine Victoria, qui fut pendant si longtemps son guide et son conseiller dans l'art de *régner*, appréciait ces rapports qui lui venaient de la main de celle qui me dira plus tard, avec une pointe de fierté : « Avant tout, je suis Belge ! » Beaucoup plus tard, la première fois que le Prince Joseph de Chimay, neveu de ma belle-mère, et sa jeune femme, la Princesse Gilone, née Le Veneur de Tillières, fleur de la noblesse normande, donnant son fruit dans les Ardennes, — m'accueillirent affectueusement et m'ouvrirent les portes de leur château lorsque je pénétrai dans la chambre aux archives de Chimay où j'eus accès au Livre de Raison des Chimaciens — je me sentis en quelque sorte accompagnée d'une ombre chère, revenue dans un domaine où m'appelait la voix du sang, ce sang dont ma fille a reçu partage. Vous me permettez, n'est-ce pas, cette fierté pardonnable, par personne interposée, de me dire un peu belge, car une alliance de famille, c'est de l'amour qui dure, à travers les générations. J'oserai donc vous rappeler ce que chacun de vous sait déjà, que cette famille particulière, semblable en cela à beaucoup d'autres familles belges, n'a cessé de donner, et jusqu'à la génération présente, de bons et loyaux serviteurs à la Couronne. Après le « Missus Dominicus » du roi Léopold I^{er} auprès du Pape, auprès de Napoléon III, auprès de la cour d'Angleterre, vint ce fils aîné, frère chéri de Valentine, qui fut Ministre des Affaires étrangères de Léopold II ; mais je ne saurais m'arrêter là ; je ne saurais passer sous silence les trois filles de cet homme d'État, qui se sont montrées à leur tour dans le temps présent des messagères admirables de la Belgique en France et de la France en Belgique, occupées toutes trois, comme les princesses d'un conte de fées, à tisser les fils d'or et de soie du rapprochement entre Bruxelles et Paris. La première, qui porta le sceptre de la beauté, — royauté incontestable en France, — consacra sa vie à découvrir le génie, à propager, à favoriser tous les talents. La Comtesse Greffulhe, née Élisabeth de Caraman-Chimay, Présidente des Grandes Auditions Musicales de France, fit venir Bayreuth à Paris ; elle aida le Professeur Branly (qu'elle présentait comme l'inventeur du tube

Marconi) ; elle rallia les sympathies gouvernementales autour de l'Institut Catholique ; elle fit connaître Diaghilev et ses fameux ballets à leurs débuts ; elle organisa les premières représentations du théâtre d'Orange ; son inégalable beauté, qui ne l'égalait qu'à la Diane de Houdon, inspira des peintres et des poètes ; son rire que Marcel Proust comparait aux carillons de Bruges retentit encore dans les mémoires de ceux qui la retrouvaient dans cette loge d'avant-scène de l'Opéra où la Princesse de Guermantes régna en Reine indubitable sur le royaume enchanté de la musique. Lorsqu'elle mourut, à Genève, il y a peu de temps, au cours d'un voyage qui avait pour but d'établir des rapports plus étroits entre les éditeurs de langue française de Suisse, de Belgique et de France, un écrivain français ému par cette mort solitaire, écrivit, comme sur une portée musicale, ces simples mots : « Le cygne a retrouvé son lac ». Il est beau d'avoir créé cette image de soi ; ce cygne lumineux avait pris son vol initial au bord de l'étang de Virelles où se mirent des arbres dont les racines s'enfoncent profondément dans le sol de vos Ardennes, riche en légendes. La seconde sœur, la Princesse Ghislaine, n'a pas d'histoire, parce que son histoire se confond avec l'histoire glorieuse de la Belgique. Elle a servi sa souveraine dans les fastes des palais royaux et dans la boue des tranchées, de la Panne jusqu'aux deux Victoires. Sur l'épaule de cette Dame d'honneur, et qui l'est, dans toute l'acception de ces deux mots, à côté du chiffre royal, nous croyons lire le signe porté par l'Ange dont il est dit dans l'Apocalypse : Il sera appelé Fidèle et Véritable. De la troisième sœur, je vous dirai seulement que femme d'un général français, toute sa vie fut consacrée à aimer ses deux patries inséparables ; au cours des deux guerres, après chaque épreuve, Geneviève dira, comme la plus jeune des Danaïdes : « Mes sœurs, si nous recommencions ? »

Mais que sont les liens de famille, parfois solides et résistant aux années, d'autre fois relâchés par l'infirmité de la nature humaine, si nous les comparons à ses autres liens mystérieux qui s'étendent à toute la terre, entre des êtres de même formation spirituelle. Il faut partir de tel lieu déterminé pour s'élever en pensée à cette universalité qui n'exclut en rien ni la pluralité des mondes, ni ce bonheur intime de cultiver son jardin qui nous

est venu d'Horace, en passant par Voltaire. Dirais-je avec Saint Paul : « Ne me permettez-vous pas un peu de folie ? » Ma folie particulière consiste à aimer l'idéal des autres, à cultiver leur jardin, jusqu'à en faire le mien. Et c'est en quoi j'étais destinée à comprendre l'œuvre d'un humaniste, d'un universitaire, d'un homme qui ne se sentait hors de chez lui nulle part, à condition de trouver à qui parler français.

« Comme c'est délicieux les civilisés », me disait un jour le maître Georges Enesco, qui dispose, lui, du langage illimité de la musique. Édouard Montpetit fut un de ces grands civilisés, et de l'évoquer parmi vous est une tâche plus heureuse que difficile, puisqu'il est présent à la pensée, comme un ami dont on vient à peine de se séparer, après une longue conversation. Ce Canadien dont les origines poitevines faisaient un Français au passé — et fier de l'être encore, vous me l'avez donné pour maître ; grâce à vous, je suis son héritière. Lorsque je visitais le Canada pour trop peu de jours, en transfuge d'un Congrès de l'Air que mon mari présidait à Washington, c'est à Montréal que je lus d'abord deux livres d'Édouard Montpetit, après avoir passé cette frontière idéale où ne se montre aucun douanier et même pas un garde-barrière, entre les États-Unis d'Amérique et les fameux arpents de neige, qui me parurent des arpents d'or, car c'était l'automne — et dans toute sa gloire. Je lus d'abord : « Au Service de la Tradition française » et « Les Survivances françaises au Canada ». Ces titres m'attiraient. Notre ami, Louis Gillet, ce grand lettré, me les avait recommandés. Mise en appétit de lecture, je continuai par cet autre ouvrage : « D'azur à trois lys d'or ». J'avais souvent réfléchi à ce qui révèle, dès les origines de la France, sa mission particulière, qui est de représenter, parmi les nations, un principe d'essence mystique dont il est parfois difficile aux autres peuples de dégager le sens et de comprendre le mystère. Il se résume pourtant dans le choix très clair d'un emblème. Au temps des Croisades, et des premières armées internationales, à l'époque de Joinville, avant l'invention de l'imprimerie, et même après, quand l'immense majorité des hommes ne savaient ni lire ni écrire, chaque famille humaine, pour se faire reconnaître dans la bataille, devait choisir une image, qui correspondît à l'idée qu'un certain peuple se faisait de soi et souhaitait

donner de lui à ses amis, comme à ses ennemis. Les armes sont toujours parlantes. Presque tous les pays adoptèrent pour écusson des bêtes destinées à créer par leur aspect la frayeur ou le respect dû à la force. Ce ne sont partout que griffons, lions, licornes, aigles ou léopards, tirant la langue et montrant les griffes. Un seul pays, et c'est la France — eut pour emblème des fleurs, et pour portants des anges. C'est à la Semeuse des trois lys d'or du jardin bleu, passée du plan terrestre au plan céleste, qu'Édouard Montpetit a consacré son intelligence et sa vie. Il a cultivé ce jardin, il en a tenu les portes ouvertes à la jeunesse, à ses élèves qui sont devenus des maîtres à leur tour, et c'est là que se révèle toute la noblesse d'une existence consacrée à l'élévation des autres. En ce temps où le continent américain connaît une prospérité matérielle sans précédent, en pleine époque matérialiste, il apprend à ses élèves « *qu'il est aussi important d'orner sa vie que de la gagner* ». C'est là qu'il nous faut le chercher et le trouver. C'est ce que j'espère réussir avec l'aide de ceux qui l'ont connu et aimé, non seulement dans son œuvre, qui est considérable, mais dans sa vie même qui fut son chef-d'œuvre. Sa tradition orale est déjà bien établie. Des conversations m'ont permis, à moi qui n'ai pas eu la bonne chance de le connaître, de l'imaginer cependant tel qu'il fut, dans son admirable mission d'universitaire et pour tout dire de sculpteur des intelligences. Car il a formé toute une jeunesse, plusieurs générations qui se réclament de lui dans son pays natal, et lui donnent cette postérité sans fin qui est celle de l'esprit. J'étais prédestinée à m'émouvoir d'un tel spectacle, moi qui suis la fille d'un lauréat de Concours Général, à qui ses maîtres offrirent une chaire au Collège de France, s'il devenait Français, ce qu'il était déjà par son mérite. Mais mon père savait que la France sera toujours riche en bons esprits ; il voulut se consacrer à sa petite patrie, sans pour cela cesser d'appartenir à la plus grande, à l'universelle, à la Dame de ses Pensées. Édouard Montpetit, homme doué de tous les dons, capable d'une œuvre originale, comme ses livres le prouvent, a refusé la « tour d'ivoire », en refusant aussi les honneurs trop souvent illusoire du gouvernement des hommes ; il s'est dégagé d'un coup d'épaule fier des enchantements contestables de la politique ; il a renoncé, mieux que Barrès qu'il

connut et admira, à la culture exclusive du « moi », pour accepter la grandeur et les servitudes du professorat, pour se mettre et pour demeurer au service de l'intelligence des autres. Et voilà le maître capable d'attirer, de former et de retenir des disciples, longtemps après l'âge des examens et des diplômes. Je pense qu'Édouard Montpetit fut pour le Canada ce qu'Alain était en France, lorsqu'il enseignait, sous son vrai nom d'Émile Chartier, et fit des disciples dont on vit quelques-uns, et non des moindres, fréquenter ses cours après qu'eux-mêmes eurent atteint la notoriété ; les cheveux déjà gris, pour avoir le bonheur de l'entendre, ils retournaient s'asseoir sur les bancs peu confortables du Lycée Henri IV. C'est en se donnant tout entier et sans réserve, à cette tâche de la formation des élites, que ce bon maître demeure encore parmi vous. Nous sommes ici en présence de ce qui fit la grandeur ininterrompue de la pensée grecque, dont la lumière nous éclaire encore. J'en ai pris vivement conscience au cours d'une conversation récente avec Monsieur Jean Désy, Ambassadeur du Canada en France, qui se réclame de l'enseignement reçu d'Édouard Montpetit. C'est de cet envoyé plénipotentiaire de la pensée canadienne en France, qui est une pensée française, — et par quel miracle de constance séculaire ! — qu'il m'est aisé de saisir toutes les valeurs de l'homme auquel votre choix me donne l'occasion de rendre son dû. En écoutant Monsieur Jean Désy me parler de ce grand défricheur des esprits, de cet architecte de la tradition française, il me rendait présente la personne humaine de son maître, de « ce lettré élégant, policé, fait pour séduire les foules », qui fut votre confrère. Je croyais entendre parler un Athénien du siècle de Périclès, un Romain du siècle d'Auguste. Je les accompagnais tous deux, par « les Sentiers de la Culture » ; j'entendais le disciple dire à son bon maître : « Vous nous avez appris à ne plus lier en gerbe des fleurs de rhétorique — ces immortelles — ; vous nous avez préparés à regarder en les identifiant les fleurs fraîches de notre jardin ; vous nous avez aidés à découvrir le Canada ». J'étais émue par ces paroles ; d'autres, qui semblent avoir inspiré celles-là, me stimulèrent lorsque je pris mon élan pour écrire *Isvor*, portrait en triptyque d'un peuple, d'un pays, d'un jardin ; ces paroles sont de Pascal : « Il y a des herbes sur la terre : ces herbes poussent ; je les vois ;

de la lune, on ne les verrait point ». J'apprenais en peu de mots, ainsi qu'il faudrait tout apprendre, — dans le moins de mots possible, contenant le plus de vérité, — donc le plus de poésie possible, ce que fut la règle d'or d'Édouard Montpetit. Je cite encore son disciple : « Sujet d'orgueil et ferment d'émulation, il joignait au plus profond savoir, le savoir-faire, le savoir-dire et le savoir-vivre ». C'est ce que le haut moyen-âge résumait en deux mots : « Le Gay Sçavoir ». Et toute son influence s'exerça par l'intermédiaire de cet admirable instrument de précision : la langue française.

Me voici amenée à toucher le fond même du sujet qui me donne créance parmi vous, l'usage du français dont nous sommes tous tributaires. Qu'ai-je besoin de vous dire ce que nous devons à la langue française, ce qu'elle fait pour ceux qui en ont la pleine connaissance, c'est-à-dire l'amour et la possession ? Chacun dans votre Compagnie a fait valoir ce trésor qui nous est commun. Mais il est un point sur lequel il faut que je m'explique, dussè-je perdre à vos yeux le seul mérite véritable qui me donne droit de cité parmi vous. Je n'ai jamais appris le français ; je l'ai parlé avant de l'apprendre ; c'est ma langue maternelle ; ma mère n'en savait aucune autre. Les romanciers ne romancent pas toujours. Quand j'écrivis *Catherine-Paris*, je montrais une petite fille, quittant la Moldavie à l'âge de deux ans, portée dans les bras du précepteur français de ses frères ; cette enfant était faite à l'image de ma mère. Elle demeura en France jusqu'à son mariage. Fille d'une mère d'origine française, descendante d'un émigré français, officier au Royal Provençe, qui traversa la Russie, trouva le climat désagréable, s'établit en Moldavie et s'y maria, Élisabeth de Millo aima tellement Paris que pour être plus sûre de ne le jamais quitter, elle y mourut et s'y fit enterrer. Elle est ma grand-mère maternelle. De là vient que moi-même j'arrivai en France à l'âge de six ans, ne parlant autre chose que le français. Plus tard, j'ai appris le roumain (ou pour mieux dire le « roman »), la langue du pays où je suis née. C'est une belle langue, parlée par plus de vingt millions d'hommes, dont aucun ne croit qu'elle pourra jamais périr ; je l'ai apprise comme j'ai appris plus tard l'anglais, qui me donne un second moyen d'expression. Mais le français, c'est autre chose ;

c'est le don que j'ai trouvé dans mon berceau. A la suite d'un grave accident d'automobile, recueillie dans un hôpital par des étrangers, portée sur une table d'opération, sous l'effet de l'anesthésie, j'ai parlé français. C'est la langue de mon inconscient ; elle m'a fait reconnaître ; je ne suis ici que par elle ; c'est en français que je rêve, et crois rêver tout éveillée en me voyant parmi vous, appelée à prendre séance au nom des Lettres françaises, dans cette Compagnie où je suis reçue à ce seul titre, comme le furent avant moi ce grand poète lyrique Anna de Noailles, et, après elle, Colette, qui nourrissait de son esprit les hommes et les bêtes avec une préférence marquée pour ces dernières. Vous m'avez épargné la comparaison ; elle me serait impossible à soutenir avec l'une que j'aimais à quinze ans, comme seuls les poètes peuvent être aimés, eux qui sont la jeunesse du monde, avec l'autre, dont j'admirais la prose tendre et laconique et le gai désespoir, prisonnière courageuse d'un paradis sans la foi.

Le Discours sur l'Universalité de la Langue française de Rivarol reste à refaire tous les deux cents ans. Je n'oserais entreprendre devant vous une tâche que je sens bien au-dessus de mes forces. Il est vrai que lorsque Rivarol l'entreprit, ce fut devant l'Académie de Berlin, tandis que devant vous, soutenir cette prééminence et cette préférence, ce serait enfoncer des portes ouvertes. En présence de mon confrère Julien Green, cet admirable écrivain français, citoyen américain par son état civil, ce serait apporter des roses au parterre, selon le proverbe persan. Il n'en reste pas moins vrai qu'il serait bon de marquer le point et de nous féliciter entre nous, en constatant qu'après deux siècles écoulés où la fortune militaire de la France a connu des gloires inouïes et subi des revers sans précédent, suivis par ces redressements qui tiennent du miracle, la langue française est en progression sur toute la surface de la terre habitée, depuis le jour où Rivarol prononça son fameux Discours ; les faits ont donné raison à celui des Académiciens de Berlin dont le vote suffit à déplacer la majorité en faveur de Rivarol, le Prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II. Grâce à son vote, Schwab, l'auteur de la dissertation allemande fut battu, et Rivarol, triomphant. Le prix fut partagé, mais la primauté demeura reconnue à la

langue française. Quelle merveille que ce XVIII^e siècle finissant ! L'Europe unie faillit naître alors ; si l'on songe que ce Rivarol qui l'emportait à Berlin sur un Allemand, avait un grand-père d'origine génoise, qui s'appelait Rivaroli ; que cela ne l'empêcha pas de naître français, à l'Auberge des Trois Pigeons, à Bagnoles-sur-Cèze, son père étant aubergiste ; que ce fils anoblit promptement son père ; que c'était facile sous la monarchie : il suffisait de quelque génie ; pour le Comte de Rivarol, les preuves furent vivement faites. Son ennemi Sauseuil, auteur de huit volumes sur *l'Anatomie de la Langue française*, s'ennuya de cette couronne ouverte et de cette légèreté. Il avait tort ; un des Trois Pigeons devait être inspiré du Saint-Esprit : Rivarol prophétisa ; il exprima des pensées qui sont encore aujourd'hui à la mesure de la France. A l'avant-veille des guerres de Napoléon, le discoureur s'écriait : « Mais la France qui a dans son sein une substance assurée et des richesses immortelles agit contre ses intérêts et méconnaît son génie, quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre, que toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des Empires et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation, elle tient à tous les États, par sa justice étendue, elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée », et l'orateur ajoute, manifestement animé par l'esprit de prophétie : « Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du Midi, et l'excessive simplicité du Nord, la France a la politesse et la grâce ; et non seulement elle a la grâce et la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs, dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le temps de se lasser d'elle ».

La Belgique en cultivant chez elle le génie français, en ouvrant toutes grandes les portes de son Académie, en appelant à elle ceux des bons serviteurs de la langue française, qui lui en paraissent dignes — et quelle que soit leur origine — agit dans le sens qui permet à notre civilisation de maintenir ses valeurs en les augmentant, selon le rythme d'une croissance qu'il nous est permis de constater avec joie, qu'il vous est permis de constater avec fierté. L'exemple du Canada suffirait à lui seul : Chateau-

briand si souvent prophète, parce qu'il était poète, s'est trompé lorsqu'il écrivit en 1822 : « Nous sommes exclus du nouvel univers où le genre humain recommence... Et déshérités des conquêtes de notre courage et de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelques bourgades de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Colbert et de Louis XIV ; elle n'y reste que comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique ».

Aujourd'hui, dans ces bourgades, devenues des villes immenses — qui oserait appeler Montréal une bourgade ? — il y a quatre millions d'hommes qui parlent français ; il n'y en avait que trois cent mille à l'époque où les lys furent jetés à mains pleines au pied du monument de Montcalm et de Wolf, où vainqueur et vaincu se donnent la main. Verrons-nous jamais de ces statues jumelées sur les places publiques, dans nos villes d'Europe ?

Au bord du bateau qui m'amenait au Brésil, il y a peu de temps, se trouvait un groupe de dames brésiliennes ; l'une d'elles s'avança vers moi, et s'étant assurée de mon identité, me dit avec beaucoup de bonne grâce : « Nous aussi, nous sommes comme « Catherine-Paris » ; nous avons dit : Nos ancêtres les Gaulois... en commençant nos classes ». Toutes ces dames parlaient le français exquis, enseigné au Brésil par ces femmes qui ont renoncé au monde, pour propager dans le monde l'universalité de cette chose sainte, la langue française, celle qui fut parlée par saint Louis et par Jeanne d'Arc : — « Jeanne avez-vous dit que vous étiez la fille de Dieu ? Elle répondit : Je suis son enfant ». Et si l'Amérique du Sud, partagée entre la langue du Cid et celle de Camoëns, a pour instrument mélodieux, en regard du parler national, la langue de Racine, c'est grâce à ces missionnaires qui sous leurs robes d'ange, ont gardé un cœur français.

Me voici pour la première fois, répondant à votre appel, siégeant parmi vous, réunie à vous, dans cette Académie Royale, sur laquelle je n'aurais pas osé lever les yeux, ni rêvé d'occuper une place aux jours de ma jeunesse, quand j'étais fêtée, adulée, quand tout n'était autour de moi que sourires, amabilités, empressements du monde littéraire parisien. L'époque où je commençais d'écrire semblait si belle, si paisible, faite pour oublier

les grands problèmes de la vie et de la mort. Un jour récent où j'assistais avec mon grand ami Paul Claudel, assise à ses côtés, à la première représentation du *Pain Dur*, je lui demandai, à l'entracte, frappée par le ton terriblement actuel du monologue de la femme juive et de la femme polonaise : « Depuis combien de temps avez-vous écrit cette pièce ? », il me répondit, avec cette bonhomie bourrue que j'aimais tant : « Il y a trente-cinq ans ; elle est jouée pour la première fois ; j'étais alors un auteur difficile ; à présent, on me joue dans les patronages ». La tragédie a rejoint dans l'espace et dans le temps le plus grand poète tragique de ce temps.

En vous remerciant de m'avoir donné vos suffrages aujourd'hui où je viens à vous, n'ayant plus rien de ce qui me faisait, à mes débuts, craindre la complaisance, je vous dirai simplement cette parole d'un personnage du théâtre de Claudel : « *Tous mes biens sont tombés de moi comme un manteau. Il ne me reste plus que l'ajustement de mon corps et de mon esprit* ». Et c'est dans le dépouillement qui accompagne la vieillesse, « cette voyageuse de nuit qui ne voit que les étoiles », que vous me voyez parmi vous, ne possédant plus qu'une seule chose, mais de toutes la plus précieuse.

Chateaubriand s'est fait l'écho, dans les Mémoires d'Outre-Tombe, d'une légende, née certainement entre la Meuse et le Rhin.

Charlemagne, l'Empereur pour qui fut bâtie la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, ayant perdu une femme très aimée, pressait son corps dans ses bras, et ne voulait pas s'en séparer. On attribuait cette passion à un charme : la jeune morte examinée, une petite perle se trouva sous sa langue. La perle fut jetée dans un marais. Charlemagne amoureux fou de ce marais, ordonna de le combler. Il y fit bâtir un palais et une église, pour passer sa vie dans l'un et sa mort dans l'autre. Les autorités sont ici l'Archevêque Turpin et le poète Pétrarque.

Cette petite perle, ce charme, c'est le doux parler de France, c'est la langue française, destinée à unir éternellement ceux qu'elle a charmés.

Chronique

Au cours d'une cérémonie qui a eu lieu le 31 mars 1955 au siège de l'Institut de Culture belgo-argentine à Buenos-Aire, S. E. le baron van der Straeten-Waillet, ambassadeur de Belgique en Argentine, a remis la médaille de l'Académie au Pen-Club argentin à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Petit bilan académique (1).

La Tribune qu'occupe, avec la bienveillance éclairée de l'I. N. R., l'Académie royale de langue et de littérature françaises, ferme aujourd'hui ses portes, s'il m'est permis d'employer cette image osée. On nous assure qu'à partir de la mi-juin, nos concitoyens ne s'intéressent plus à la littérature. Ils ne lisent plus que les prospectus des agences de voyages. Au cours de l'exercice écoulé, notre « Tribune » a été consacrée à « un cycle des classiques belges ». Certains se sont élevés contre cette notion de « classiques belges ». Mais ne peut-on se mettre d'accord sur une définition très générale du classicisme ? Par exemple, celle du dictionnaire : « un ouvrage classique est celui qui a soutenu l'épreuve du temps ». Et n'est-ce pas une des tâches d'une Académie comme la nôtre d'empêcher que certains écrivains de chez nous ne tombent dans un injuste oubli ? Les « classiques belges », dont la monographie a été présentée à cette Tribune, accompagnée de la lecture d'extraits de leurs œuvres, sont au nombre de treize. Il ne peut évidemment s'agir que d'écrivains décédés depuis quelques temps déjà. Rappelons leur nom : Georges Chastellain, le Prince de Ligne, Charles Decoster, Camille Lemonnier, Émile Verhaeren, Georges

(1) Texte de l'allocution prononcée par M. Luc Hommel, Secrétaire perpétuel, à la Tribune de l'Académie de l'I. N. R., le 18 juin 1955.

Rodenbach, Maurice Maeterlinck, Max Elskamp, Charles Van Lerberghe, Fernand Severin, Albert Giraud, Odilon-Jean Périer.

Sans doute, chacun de ces écrivains porte-t-il, comme toute œuvre et comme toute chose, le signe de son temp, mais il n'est aucun d'eux dont on puisse contester qu'il ait été et qu'il demeure, à des degrés divers, un modèle, cet autre indice du classicisme. Ils ont nécessairement, comme tout écrivain, appartenu — quand ils n'ont pas aidé à la créer — à l'une de ces écoles qui peuplent l'histoire de la littérature française, mais ils y ont apporté un élément nouveau, un élément personnel. De l'ensemble de l'œuvre de ces écrivains, il serait permis, certes, de tirer — encore que ce travail ne serait pas exempt d'un esprit de généralisation — un certain nombre de caractéristiques, tel le réalisme, d'où l'on pourrait dégager la notion d'une littérature belge.

Telle a été la signification de ce cycle des classiques belges.

L'Académie, dans l'entre-temps, s'est évidemment appliquée à d'autres travaux. N'est-ce pas l'occasion, ce soir, de jeter un furtif coup d'œil sur ces travaux, et de dresser un petit bilan académique ?

Rappelons, une fois de plus, que si elle compte quarante membres comme sa vénérable consœur du quai Conti, la composition de notre Académie est très différente. D'abord, elle n'élit que des écrivains comme tels. Ceux-ci se répartissent dans la proportion de trente écrivains belges pour dix écrivains étrangers pratiquant la langue française. Ainsi que le soulignait récemment la princesse Bibesco, dans son chatoyant discours de réception, notre Académie est la seule à concrétiser de la sorte le caractère d'universalité de la langue française. Nos académiciens se subdivisent, en outre, en écrivains proprement dits — nous allions dire en écrivains purs — et en philologues. Ils forment d'excellents conjoints. A côté de ceux qui font vivre et chanter la langue, il était utile de placer ceux qui en déterminent les règles et en écrivent l'histoire.

Pour dissiper un quiproquo qui se produit souvent, ajoutons encore qu'il faut éviter de confondre — d'autant qu'elles sont logées dans le même bâtiment — l'Académie de langue et de littérature françaises dont nous parlons, avec l'Académie des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts, dite Académie Thérésienne, qui elle, même dans sa Classe des Lettres, ne compte que des chercheurs et des savants. Donc Académie scientifique par opposition à Académie littéraire.

L'Académie royale de langue et de littérature tient régulièrement une séance par mois. Le principal de cette séance est la communication faite par l'un des membres sur un sujet d'ordre littéraire et plus spécia-

lement de critique littéraire. Ces communications sont, en général, le fruit d'un travail approfondi. Osons avancer qu'elles présentent le plus souvent un haut intérêt. Mentionnons deux cas récents : M^{me} Emilie Noulet, grande exégète de Valery, Mallarmé et Rimbaud, démontra à l'aide d'arguments graphologiques aussi bien que d'arguments intrinsèques qu'il y avait lieu, contrairement à l'opinion reçue jusqu'à présent, de situer chronologiquement les *Illuminations* d'Arthur Rimbaud avant *Une Saison en enfer*, ce qui a pour conséquences d'apporter une vue nouvelle sur le mystère rimbaldien. Dans un autre domaine, M. Gustave Vanwelkenhuyzen, un des historiens les plus avertis de notre littérature nationale, a fait la preuve, à l'encontre du préjugé existant, que notre Camille Lemonnier ne pouvait être ramené au rang de disciple et à plus forte raison d'imitateur de Zola, son naturalisme ayant, pour le surplus, un caractère différent de celui de l'auteur de *Germinal*. Voilà, n'est-il pas vrai, de la belle besogne littéraire.

On sait que notre Académie, à l'instar, cette fois, de l'Académie française, reçoit solennellement chaque nouvel élu. Depuis quelques années ces séances de réception constituent un des grands événements de la vie intellectuelle du pays. Et voilà qui n'a pas été sans apporter à notre littérature nationale un peu de ce crédit supplémentaire qui lui manquait, tant auprès du public belge que du public étranger. Les dernières réceptions furent celles de la princesse Bibesco et de M. Robert Guiette. La prochaine — une grande prochaine — sera celle de M. Jean Cocteau, le 1^{er} octobre, pour laquelle on s'affaire déjà à réserver des places, ce qui est tout de même prématuré.

Chaque année, au mois de novembre, l'Académie tient une séance publique au cours de laquelle a lieu la proclamation des prix académiques et la remise des récompenses aux lauréats du Concours Scolaire National, concours littéraire que l'Académie a charge d'organiser entre les élèves de poésie et de rhétorique de tous les établissements officiels et libres du pays. A ces séances publiques, en outre, un sujet est traité par un ou plusieurs membres de l'Académie. En 1953, ce fut « l'Écrivain et son public » ; en 1954, « Où va le roman ? ». Cette année, la séance sera consacrée à commémorer le centième anniversaire de la naissance de Georges Rodenbach. L'auteur de *Bruges-la-Morte* a incontestablement pâti d'être né la même année qu'Émile Verhaeren. Il a droit à une réparation. Il a doté d'une nuance nouvelle notre littérature. Et son souvenir demeure très vivant chez nos amis français. A propos du centenaire de Ver-

haeren, dont la célébration a revêtu un tel éclat, tant en Belgique qu'à l'étranger, il convient de faire entendre que l'Académie a non seulement présidé à l'organisation des manifestations officielles en l'honneur du poète de *La Multiple Splendeur*, mais en a assumé, avec quels moyens de fortune, la charge principale.

Autre activité encore de l'Académie : ses publications. Outre son *Bulletin*, dont la périodicité est trimestrielle et qui contient notamment les communications auxquelles nous venons de faire allusion, l'Académie publie des mémoires et des ouvrages de haute critique littéraire. Sans son intervention, ces ouvrages, qui forment une des expressions les plus intéressantes de la pensée nationale et qui sont distribués dans le monde entier, ne parviendraient pas, étant donné les conditions de l'édition belge, à voir le jour. Depuis trois ou quatre ans, l'Académie a considérablement enrichi son catalogue. Des ouvrages que l'on peut qualifier de remarquables ont paru : tel le *Ronsard, poète de l'amour*, par M. Fernand Desonay, *Charles Van Lerberghe et ses amis*, par M. Henri Davignon, *Le premier visage de Rimbaud*, par M^{me} Émilie Noulet, *Et la Poésie fut langage*, par M. Robert Vivier, sans oublier les ouvrages plus spécialisés : *La genèse de la Chanson de Roland*, par M. Maurice Delbouille, *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*, par M. Pierre Ruelle, etc...

L'Académie ouvre, chaque année, un double concours, littéraire et philologique, sur un sujet imposé. Le concours littéraire de l'année passée : « une monographie d'écrivain » a produit quelques manuscrits de grande qualité. Enfin, l'Académie, au moyen de fondations créées à son profit, n'a pas moins de quatorze prix littéraires, de périodicités diverses, à attribuer, sur proposition de jurys constitués en son sein.

Mentionnons pour mémoire — et parce que nous en avons déjà traité à cette Tribune — le Fonds National de la Littérature dont la gestion — et ce n'est pas une mince affaire — incombe entièrement à l'Académie.

On voudra bien s'apercevoir, au terme de cet exposé, que la qualité d'académicien n'est pas seulement un titre, mais une fonction, une fonction publique, la plus désintéressée, mais non la moins utile des fonctions publiques.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

Mémoires.

ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Bug-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	60 frs
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages	90.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'Influence du naturalisme français en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 339 pages	150.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages	90.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages	120.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges 1881-1898</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages	36.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages	120.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	60.—
GILSOUL Robert. — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages	75.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de La Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages	90.—
SOSSET L.-L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages	60.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages	60.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> , 1 vol. in-8° de 263 pages	90.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	120.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850)</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages	225.—
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	120.—

- WARNANT Léon. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. 1 vol. in-8° de 255 pages 140.—
 DOUTREPONT Georges. — *La littérature et les médecins en France (épuisé)*.

Collection de l'Académie.

- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin — Le Poète et son Art*. 1 vol. 14 × 20 de 212 pages 60.—
 BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 pages 90.—
 MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 pages 60.—

Textes anciens.

- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages 225.—
 CHARLIER Gustave. — *La Tragi-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 pages 90.—
 LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. 1 vol. in-8° de 74 pages 60.—
 HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e (manuscrits 815 à 2700 de Darmstat)*. 1 vol. in-8° de 215 pages 90.—

Rééditions.

- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages 60.—
 VANDRUNNEN James. — *En Pays Wallon*. 1 vol. 14 × 20 de 241 pages 60.—
 CHAINAYE Hector. — *L'Ame des Choses*. 1 vol. 14 × 20 de 189 pages 60.—
 DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*, 1 vol. 14 × 20 de 126 pages 60.—
 BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). 1 vol. 14 × 20 de 211 pages 60.—
 PICARD Edmond. — *L'Amiral*. 1 vol. 14 × 20 de 95 pages 60.—
 LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages 90.—
 GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. 1 vol. 14 × 20 de 187 pages. 75.—
 HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de Misère*. 1 vol. 14 × 20 de 167 pages 75.—

Publications récentes.

CHAMPAGNE Paul. — Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa Vie. 1 vol. 14 × 20 de 204 pages	90 frs
VIVIER Robert. — L'originalité de Baudelaire (réimpression suivie d'une note de l'auteur), 1 vol. in 8° de 296 pages	110.—
DESONAY Fernand. — Cinquante ans de littérature belge. 1 brochure in 8° de 16 pages	20.—
DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre. 1 vol. in 8° de 282 pages	100.—
MAES Pierre. — Georges Rodenbach (1855-1898), ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE, 1 vol. 14 × 20 de 352 pages	110.—
DAVIGNON Henri. — Charles Van Lerberghe et ses amis. 1 vol. in 8° de 184 pages	100.—
GILSOUL Robert. — Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880. 1 vol. in 8° de 342 pages	120.—
NOULET Émilie. — Le premier visage de Rimbaud. 1 vol. 14 × 20 de 324 pages	120.—
RUELLE Pierre. — Le vocabulaire professionnel du houilleur borain. 1 vol. in 8° de 200 pages	150.—
DELBOUILLE Maurice. — Sur la Genèse de la Chanson de Roland. 1 vol. in 8° de 178 pages	100.—
VIVIER Robert. — Et la poésie fut langage. 1 vol. 14 × 20 de 232 pages	90.—
L'Écrivain et son public. (Exposés de MM. H. LIEBRECHT, R. GOFFIN, R. BODART et L. CHRISTOPHE, membres de l'Académie). 1 brochure in 8° de 36 pages	20.—
Table générale des Matières du Bulletin de l'Académie. (Années 1922 à 1952). 1 brochure in 8° de 42 pages	40.—

Vient de paraître :

DESONAY Fernand. — Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève. 1 vol. in 8° de 317 pages	100.—
SOREIL Arsène. — Introduction à l'histoire de l'Esthétique française (nouvelle édition revue). 1 vol. in 8° de 152 pages	90.—

Ces ouvrages seront envoyés franco après versement de leur montant au C. C. P. N° 150.119 de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Palais des Académies, Bruxelles.